MÉDOR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase,
le 8 novembre 1897.

DU MÊME AUTEUR

Médor, comédie en trois actes, représentée à Paris, au théâtre du *Gymnase*.

Les Ingrats, comédie en un acte, représentée à Paris, au théâtre de l'*Athénée*.

Le Magot, comédie en un acte.

Un Collégien de Paris en 1870, roman.

Contes en plein air, nouvelles (3e édition, épuisé.)

Metz et Strasbourg délivrées, poésies (épuisé.)

Orphelin, roman en collaboration avec M. Boussenard.

EN PRÉPARATION :

Nouveaux Contes en plein air, nouvelles.

Quelques vers, poésies.

Mon Gendre, comédie en quatre actes.

Plus fort que l'Amour, pièce en trois actes.

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

HENRI MALIN

MÉDOR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

— DEUXIÈME ÉDITION —



PARIS. — Ier

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

—

1908


LIBRARY
MAY 11 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

A

LÉON KERST

A qui je dois ce début.

TÉMOIGNAGE DE MA PLUS VIVE RECONNAISSANCE

Henri MALIN

PERSONNAGES

BONDAINE, ancien camarade de pension de Valuche, gros, figure réjouie, 30 ans	MM. HUGUENET.
VALUCHE, un peu chétif, 30 ans .	GALIPAUX.
ALICE VALUCHE, femme de Valuche, 28 ans.	Mmes ANDRÉE MÉGARD.
JEANNE DUPRÉ, nièce d'Alice, 20 ans	DALLET.
LA MÈRE HONORINE, servante d'une marchande de fleurs, 50 ans.	JENNY-ROSE.

La scène se passe à Paris, de nos jours, chez Valuche.

MÉDOR

ACTE PREMIER

Le théâtre représente la salle à manger de M. et Madame Valache. Intérieur très modeste, mais propre et rangé. Porte d'entrée au fond, donnant sur un couloir. A gauche de la porte, un buffet en acajou. A droite, une petite table recouverte d'un tapis.

A gauche, donnant sur une cour, une fenêtre avec de simples rideaux ; puis la porte de la cuisine.

A droite, une porte donnant sur une chambre, puis une cheminée dans laquelle le feu brûle.

Au centre, une table sur laquelle la nappe est mise, avec une lampe allumée au milieu.

Un grand fauteuil près de la cheminée.

Des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

ALICE, puis JEANNE

Jeanne devant la cheminée met, dans le feu, du coke qu'elle extrait d'un seau.

ALICE, entrant par la porte de droite, un livre à la main.

Quelle heure est-il donc, Jeanne?

JEANNE.

Sept heures et quart, ma tante.

ALICE.

Et ton oncle n'est pas encore rentré!

JEANNE.

Le dîner va être froid.

ALICE

Qu'est-ce qu'il fait?

JEANNE.

Il a peut-être une erreur dans sa caisse.

Elle porte le seau dans la cuisine et revient terminer le couvert.

ALICE, *avec un soupir.*

Ah! là, là! ça ne l'avance guère, de rester longtemps à son bureau : on ne le paiera pas davantage. Vraiment, je ne sais pas comment il s'arrange; un homme de trente ans ne gagner que deux cent cinquante francs par mois! C'est honteux! Si je n'avais pas apporté une dot, je ne sais pas comment nous pourrions vivre ici.

JEANNE.

Il travaille pourtant beaucoup.

ALICE.

Eh que m'importe qu'il travaille beaucoup, s'il gagne peu! Il est d'une timidité stupide qui lui cause un tort considérable. C'est un enfant, tu le sais bien. Il n'ose jamais rien demander à ses chefs; il se laisse oublier dans sa médiocrité, et moi je souffre de son indolence.

JEANNE.

On finira bien un jour par reconnaître ses qualités, et l'avancement viendra tout de même.

ALICE.

Je suis obligée de prendre sur mon capital, sans quoi on ne joindrait pas les deux bouts. Et il a l'aplomb parfois de me reprocher mes toilettes, les frais que je fais pour l'intérieur, jusqu'aux livres que j'achète, comme s'il payait tout cela de sa poche ; il faut bien que je me donne quelque agrément, puisqu'il ne sait pas me distraire.

JEANNE.

Il est de fait qu'on ne sort pas souvent.

ALICE, soupirant.

J'en connais qui sont heureuses, mais voilà : elles ont eu la chance de tomber sur des hommes intelligents et énergiques. Quelle existence pour une jeune femme ! Ah ! si j'avais su ! Mais c'est qu'il ne comprend pas, qu'avec ma nature, j'ai besoin de m'élever, de vivre de temps en temps d'une illusion intellectuelle ! Il est si banal, le pauvre homme ! Il ne connaît que son bureau, ses écritures ! (Jeanne pousse le grand fauteuil près de la cheminée.) Oui, approche-lui le fauteuil. Pense donc ! son fauteuil ! s'il ne le trouvait pas ! ou si quelqu'un le lui prenait, il se croirait perdu, le maniaque !

JEANNE, entendant la clé dans la serrure de la porte d'entrée.

Ha ! le voilà !

SCÈNE II

VALUCHE, ALICE, JEANNE.

ALICE, à Valuche.

Comme tu es en retard, ce soir, Valuche !

VALUCHE, de très mauvaise humeur.

Ah! ne m'en parle pas, je suis très ennuyé!

ALICE.

Qu'est-ce qu'il y a?

JEANNE, qui lui a retiré son palétot.

Il vous est arrivé quelque chose, mon oncle?

VALUCHE, soucieux.

Il faut mettre un couvert de plus.

ALICE, stupéfaite.

Un couvert de plus?

VALUCHE, agacé.

Quelqu'un vient dîner.

ALICE, furieuse.

Quelqu'un vient dîner, et tu ne me le dis pas?

VALUCHE, furieux à son tour.

Mais si, je te le dis, tu le vois bien!

ALICE.

Et c'est au moment de nous mettre à table que tu nous l'annonces!

VALUCHE.

Ce n'est pas de ma faute!

ALICE.

Pourquoi ne m'as-tu pas avertie plus tôt?

VALUCHE.

Je ne savais pas; j'étais resté quinze ans sans voir l'individu, et je le retrouve à l'instant sur le boulevard. Fichue rencontre!

ALICE, toujours irritée.

Pourquoi l'invites-tu ce soir? Mais parle donc!

VALUCHE, de même.

Je ne l'ai pas invité.

ALICE.

Alors, c'est lui qui s'est invité tout seul?

VALUCHE.

Précisément! Tout seul!

ALICE.

Il est bien élevé, ton ami!

VALUCHE.

Je ne le sais que trop, hélas!

JEANNE.

Qui est-ce donc, mon oncle?

VALUCHE.

Un ancien camarade de pension nommé Bondaine, assommant, malappris, désagréable comme tout!

ALICE.

Tu ne pouvais pas trouver un prétexte pour l'éviter, ou tout au moins pour le remettre à la semaine prochaine?

VALUCHE.

Je ne me doutais pas qu'il allait s'imposer. Après un bout de conversation, il me dit : « Donne-moi ton adresse ; j'ai une petite course à faire, je suis chez toi dans cinq minutes ; tu me présenteras à ta femme et à ta nièce. Je dînerai avec vous sans cérémonie. Nous causerons ». Que répondre à cela? J'ai dit : « Bon » et je l'amène.

ALICE.

Tu n'as jamais eu de volonté; les étrangers font de toi ce qu'ils veulent.

JEANNE.

Enfin ma tante, faisons contre mauvaise fortune bon cœur; tirons-nous en le mieux possible.

ALICE.

Mais je n'ai rien à lui donner, moi, à cet ostrogoth-là !

VALUCHE.

Il y en aura toujours assez pour lui.

ALICE.

Il va falloir des hors-d'œuvre.

VALUCHE.

Il n'a pas besoin de hors-d'œuvre.

ALICE.

Un entremets.

VALUCHE.

Pas d'entremets.

ALICE.

Du café, des liqueurs!

VALUCHE.

Pas de café, pas de liqueurs.

ALICE.

Et puis, nous ne pouvons rester en souillons

JEANNE.

Nous allons faire un bout de toilette bien vite.

VALUCHE.

Vous êtes encore trop bien pour lui comme ça!

ALICE.

Cet homme ne fait jamais que des bêtises!

VALUCHE, avec violence.

Et puis, ne soyez pas aimables avec lui surtout, je

vous le défends. Je ne veux pas qu'il revienne ici! oh, je le jure, jamais il ne remettra les pieds chez moi.

ALICE.

C'est à nous que tu t'en prends? C'est contre nous que tu t'emportes? Mais il fallait commencer par ne pas le laisser venir... (Avec emphase.) « chez toi », et par lui faire comprendre qu'il ne te convenait pas de le recevoir.

VALUCHE.

Je le lui ferai comprendre aussi tout à l'heure, sois tranquille.

ALICE.

Il sera bien temps... Au fait, qu'est-ce que vous avez eu ensemble, que tu le détestes tant!

VALUCHE, embarrassé.

C'est un faiseur d'embarras, un vaniteux, un égoïste, un sans-gêne, un buter; oh! l'animal! (Se mettant en colère.) Mais assez de paroles, il va venir; vous êtes là à me regarder sans savoir comment vous y prendre. Remuez-vous donc un peu. Dépêchez-vous! Courez acheter une tourte, un poulet tout cuit, une terrine avec de la salade, un gâteau, du café, des liqueurs; ça suffira. Et puis, passez une robe, soyez présentables au moins.

ALICE, éclatant, les bras croisés.

Allons, bon! voilà qu'il faut le recevoir bien, maintenant. Tu ne sais donc plus ce que tu dis; ah! je m'en souviendrai, de ton invitation!

VALUCHE, très en colère.

Mais encore une fois ce n'est pas moi qui l'ai invité!

ALICE, criant en même temps que lui.

Tu es un maladroit en tout; jamais tu n'as su t'arranger.

VALUCHE, criant en même temps qu'Alice.

J'aurais bien voulu t'y voir, toi qui parles tant...

JEANNE, en même temps, allant de l'un à l'autre.

Mon oncle, ma tante, ce n'est pas la peine de vous disputer...

Un violent coup de sonnette leur coupe subitement la parole à tous trois.

VALUCHE, très bas et calmé.

Chut, le voilà, le voilà!.. Allez! allez! dépêchez-vous! préparez tout pendant que je vais causer avec lui.

Il les pousse vers la chambre.

ALICE, à mi-voix et toujours furieuse.

Je ne m'occuperai de rien.

VALUCHE, bas.

Je t'en supplie, Alice; fais le nécessaire, je t'en serai très reconnaissant.

JEANNE, bas, conciliante.

Ne vous inquiétez pas, mon oncle, je me charge de tout.

Second coup de sonnette.

VALUCHE.

Est-il pressé, cet animal-là!

ALICE, avec précipitation.

Le paletot, là-bas, vite; et le chapeau; cet homme laisse tout traîner.

VALUCHE, un peu rageur.

Mais allez donc, allez donc! Vous voyez bien qu'il s'impatiente.

JEANNE, emportant le paletot à la hâte.

Viens, ma tante.

ALICE.

Quel homme! Quel homme!

VALUCHE, referme la porte de la chambre sur les deux femmes et se dirigeant vers la porte d'entrée.

Que d'histoires! mon Dieu! que d'histoires!

SCÈNE III

VALUCHE, BONDAINE.

BONDAINE, gros, gras et souriant, mis avec une certaine recherche, fait une entrée bruyante, parle très haut avec de grands gestes.

Eh! bien, quoi donc! Ce bon Valuche qui ne vient pas ouvrir à son ami Bondaine, a-t-on jamais vu!

VALUCHE, très aimable.

Mais si, mais si, je m'impatientais même de ne pas te voir arriver, et je commençais à craindre que tu n'eusses oublié l'adresse.

BONDAINE.

A la bonne heure! Tiens, j'apporte des bonbons pour ta femme et pour ta nièce, puisque nièce il y a.

VALUCHE, prenant les bonbons qu'il porte sur la table.

Quelle galanterie!

BONDAINE.

C'est le moins qu'on puisse faire que d'être aimable avec les dames. Et pour ça, je m'en charge. (Riant et donnant une tape sur l'épaule de Valuche.) Hé! hé! hé!

VALUCHE, *avec un rire forcé.*

Je m'en doute bien. Ha! ha! ha! (*L'aidant à se débarrasser.*) Débarrasse-toi. Ton chapeau, ton pardessus, là.

Il va les porter dans l'antichambre.

BONDAINE.

Merci, mon vieux.

VALUCHE.

Approche-toi de la cheminée. Il fait un froid de loup.

BONDAINE.

Cet excellent Valuche! Je suis content de te revoir! Et toi?

VALUCHE.

Moi, enchanté! Assieds-toi donc!

BONDAINE.

Dire que voilà quinze ans que nous avons quitté le collège; et on se retrouve aujourd'hui seulement!

VALUCHE.

Comme ça passe vite!

BONDAINE.

Tu n'es guère changé; toujours le petit freluquet un peu timide, que j'ai connu et que j'ai tant taquiné; hein, tu te souviens?

VALUCHE, *à part.*

Pourvu qu'il ne m'ennuie pas à table avec ses souvenirs de collège. (*Haut et pour changer de conversation.*) Alors, tu n'es pas marié?

BONDAINE.

Non, mon cher, et, jusqu'à présent du moins, je ne me sens pas un goût très prononcé pour le mariage.

VALUCHE.

Cela te viendra un beau jour; tu t'y laisseras prendre comme les autres.

BONDAINE.

C'est possible! c'est possible! En attendant je suis comme les gens à qui répugne l'état de propriétaire, parce qu'ils ont toujours peur des avaries pour leur maison. (Riant.) Hé! hé! hé!

VALUCHE.

Tu préfères être locataire?

BONDAINE.

Tout juste!

VALUCHE.

Et tu déménages souvent?

BONDAINE.

A tous les termes.

VALUCHE.

Brigand!.. Pas d'attaches sérieuses, alors?

BONDAINE.

A quoi bon; ça ressemble trop au mariage. Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie, c'est la vie du restaurant. Aussi quand on m'invite..

VALUCHE.

Tu t'empresses d'accepter.

BONDAINE.

Ça me distrait.

VALUCHE.

Tu n'auras pas un dîner fameux; ces dames ne s'attendaient guère au plaisir de posséder un convive.

BONDAINE.

Je les ai dérangées en arrivant à l'improviste. Une autre fois, je te préviendrai la veille.

VALUCHE, à part.

Il s'invite encore!

BONDAINE.

Il y a longtemps que tu es marié?

VALUCHE.

Quatre ans.

BONDAINE.

Pas d'enfants?

VALUCHE.

Non, et ma foi tant que ma situation ne sera pas plus brillante, j'aime autant cela. Nous vivons modestement tous les trois; le plus souvent ces dames font leur cuisine et leur ménage elles-mêmes; c'est une économie qui permet de dépenser un peu plus pour leur toilette. — Dis donc, je mets ton couvert moi-même. Ce sera autant de fait... quand on n'a pas de domestique.

BONDAINE.

Mais va donc, va donc, ne te gêne pas. Veux-tu que je t'aide!

VALUCHE.

Jamais de la vie, tu plaisantes.

BONDAINE, à part.

Il doit faire les courses. (Haut.) Et cette nièce dont tu m'as parlé?

VALUCHE, mettant le couvert de Bondaine.

Oh! charmante! et d'une douceur! L'année de notre mariage, la pauvre petite a perdu sa mère qui était

une sœur à ma femme. Comme elle restait orpheline et sans ressources, nous l'avons prise avec nous. Elle est très bonne musicienne; et, tandis que d'un côté elle se perfectionne au Conservatoire, de l'autre, elle donne des leçons de chant et de piano.

BONDAINE.

Quel âge a-t-elle?

VALUCHE.

Dix-huit ans.

BONDAINE.

Et elle sort comme cela; toute seule?

VALUCHE.

Dam! Nous ne pouvons pas lui donner une gouvernante. Mais nous n'avons rien à craindre; elle est d'une honnêteté qui impose tout de suite le respect aux plus entreprenants. Ah! j'entends ces dames!

SCÈNE IV

VALUCHE, BONDAINE, ALICE, JEANNE.

Alice et Jeanne arrivent en grande toilette. Elles s'inclinent cérémonieusement avec un sourire très aimable.

VALUCHE.

Alice, je te présente M. Bondaine, un ancien ami de collège que j'ai été heureux de retrouver. (A Bondaine.) Madame Valuche, mademoiselle Jeanne Dupré, notre nièce.

BONDAINE.

Je suis très honoré, madame et mademoiselle de faire

votre connaissance... (A part.) Elles sont charmantes !

ALICE.

Mais c'est nous, monsieur, qui...

BONDAINE.

Et je vous prie d'excuser la liberté que j'ai prise de venir sans être attendu.

ALICE.

Vous avez fort bien fait, monsieur.

BONDAINE.

J'étais si content de retrouver un vieux camarade.

ALICE.

Croyez bien, monsieur, que mon mari, n'est pas moins enchanté que vous. Il le disait tout à l'heure en annonçant votre arrivée. N'est-ce pas, Valuche ?

VALUCHE, sans conviction.

Oui, oui, certainement.

ALICE, bas à Valuche.

Sois donc plus aimable ; il est très convenable, ce monsieur.

VALUCHE, à part.

Allons bon !

BONDAINE, offrant les sacs de bonbons.

Vous devez aimer les fondants ; voulez-vous me permettre de vous offrir ceux-ci. (A Alice.) Madame... (A Jeanne.) Mademoiselle...

ALICE.

Vous êtes trop aimable, monsieur.

BONDAINE.

Pas du tout.

JEANNE.

Je ne sais comment vous remercier.

BONDAINE

De rien.

VALUCHE.

Ah ! ce Bondaine ! (A part.) Il est capable de leur plaire.

ALICE, bas à Jeanne.

Qu'est-ce qu'il disait donc, ton oncle ? Il est charmant son ami.

JEANNE, bas à Alice.

Il est très gentil.

ALICE.

Je suis désolée, monsieur, parce que vous tombez très mal. Figurez-vous que c'est précisément le jour de sortie de ma bonne ; si j'avais prévu votre visite, je l'aurais gardée.

VALUCHE, à part.

Et moi qui viens de lui dire que nous n'avons pas de bonne !

ALICE.

Aussi c'est ma nièce qui va nous servir.

BONDAINE.

En ce cas, j'estime que je tombe très bien. Je ne le regrette qu'à cause du mal que mademoiselle va se donner pour nous.

VALUCHE.

Eh bien, à table ! Bondaine, mets-toi là. (A part.) Il sera dans le courant d'air.

ALICE.

Ici, monsieur.

Ils se mettent à table. Un temps.

BONDAINE.

Je ne m'attendais pas à dîner ce soir en si agréable compagnie.

VALUCHE, *avec un soupir.*

Moi non plus.

ALICE.

Alors, vous vous êtes rencontrés par hasard dans la rue?

VALUCHE, *vivement.*

Oh! tout à fait par hasard.

Pendant le repas, Jeanne va et vient à toutes minutes de la table à la cuisine.

BONDAINE.

Et je crois même qu'un peu plus, votre mari, madame, passait sans me reconnaître.

ALICE.

Il est très distrait.

VALUCHE.

Il y a si longtemps qu'on ne s'est vu.

ALICE.

Il paraît que vous avez été en pension ensemble?

BONDAINE.

Oui, madame, pour son malheur, n'est-ce pas mon pauvre Valuche?

ALICE.

Pourquoi pour son malheur?

BONDAINE.

Parce que je l'ai fait enrager tant que j'ai pu.

VALUCHE, *à part.*

Je m'en doutais qu'il en parlerait.

JEANNE.

Ça, c'est très vilain, monsieur, car mon oncle n'est pas méchant du tout.

BONDAINE.

Assurément, mademoiselle, c'était même un très bon petit garçon ; mais que voulez-vous, j'étais un diable, moi, j'adorais taquiner les autres. Et sous ce rapport, je l'ai un peu favorisé. Tu te souviens ?

VALUCHE, pour changer la conversation.

Et quel emploi as-tu ?

ALICE.

J'aurais voulu connaître mon mari à cette époque-là. Il devait être drôle.

VALUCHE.

Pas plus drôle qu'un autre. (Répétant la même question à Bondaine pour tenter de changer la conversation.) Quel emploi as-tu ?

ALICE, à Bondaine.

Voyons, comment était-il ?

VALUCHE, à Bondaine, toujours dans le même but.

Ne m'as-tu pas dit que tu étais au ministère du Commerce ?

BONDAINE, sans faire attention à Valuche.

Je dois reconnaître, madame, que c'était un élève studieux, très sage, mais timide, un peu trop craintif, même.

ALICE.

Ah ! le voilà bien ! et je reconnais l'homme dans l'écolier ; la timidité a toujours été son plus grand défaut... Malheureusement, il en souffre, et nous en souffrons nous-mêmes ; car s'il prenait un tant soi

peu d'assurance, il aurait une situation meilleure. Mais mon mari n'ose pas demander, monsieur; il n'est bon qu'à se plaindre à moi de l'insuffisance de ses appointements, du surcroît de travail qu'on lui donne. Tous les jours, ce sont des récriminations dans l'intérieur. Quant à s'adresser à son chef, ah! ça, jamais, par exemple; je crois, Dieu me pardonne, qu'il en a peur.

VALUCHE.

Peur! quelle idée! Pourquoi en aurais-je peur?

BONDAINE.

Comme il avait peur de ses maîtres.

ALICE.

Oh! pour cela, il est resté enfant; il ne sait pas s'imposer; le dernier a toujours raison avec lui, sauf sa femme.

VALUCHE.

Sauf ma femme! Avec ça que je ne fais pas tout ce que tu veux.

ALICE.

Quel caractère avait-il en ce temps-là?

BONDAINE.

Un caractère... tu permets, mon petit Valuche... un peu grincheux, un peu acariâtre.

ALICE.

Eh bien, il est toujours le même.

VALUCHE, à Alice.

Tu n'as jamais que des choses désagréables à me dire devant le monde.

BONDAINE.

Il n'était pas méchant; mais il n'a jamais compris la plaisanterie.

ALICE.

C'est cela ; il se fâche de tout.

VALUCHE.

Est-ce que tu crois que tu étais commode, toi ? Tu cherchais chicane à tout le monde, et tu faisais des embarras parce que tu étais gros. Pour montrer ta force, tu soulevais les camarades avec les dents, tu portais des chaises à bras tendus, tu proposais des paris d'une extravagance ridicule... Il fallait toujours que l'on fût de ton avis et qu'on t'admirât.

ALICE.

Cela prouve au moins qu'on a de l'énergie ; j'adore ces enfants-là, moi.

BONDAINE.

Ah ! il ne s'est pas toujours amusé pendant les cinq ou six ans que nous avons passés ensemble.

ALICE.

Qu'est-ce que vous lui faisiez ?

BONDAINE.

Je lui cachais ses livres, je pliais son lit en portefeuille, je semais du sable dans sa soupe ? Que sais-je !

ALICE, riant.

Ah ! ah ! ce pauvre Valuche !

VALUCHE, ennuyé.

Tu as bien tort de parler de toutes ces choses !

JEANNE.

Si j'avais été là, mon petit oncle !

BONDAINE.

C'est de sa faute ; s'il avait pris la première plaisanterie en riant, je n'aurais pas recommencé ; mais

il s'est fâché, alors, c'est devenu un jeu pour moi. Dame ! cet âge est sans pitié.

VALUCHE.

Moi aussi, je t'en ai fait des farces... (Riant.) Une fois... ha ha...

BONDAINE, l'interrompant, à Alice.

Je ne les supportais pas; je cognais.

VALUCHE, riant un peu plus fort.

Une fois... Ah ! elle est drôle ! je...

BONDAINE, l'interrompant de nouveau.

Et il avait une peur terrible de moi.

VALUCHE, plus fort.

Une fois, ha ha ha !...

ALICE, à Bondaine.

Ça ne m'étonne pas.

VALUCHE, tapant sur la table.

Ecoutez-moi donc.

ALICE.

Nous écoutons.

BONDAINE.

Voyons, raconte.

VALUCHE, riant.

Une fois, je t'en ai fait une bonne. Je suis sûr que tu l'as oubliée. Ha ! ha ! ha ! J'ai fait dissoudre de l'aloès pendant deux jours et deux nuits dans une fiole d'eau ; et un jeudi qu'il pleuvait, ha ! ha ha ; on était resté à l'étude, on bavardait entre soi, et toi, tu dormais ; (S'allongeant sur sa chaise, pour imiter quelqu'un qui dort la bouche ouverte.) comme ça, la bouche ouverte, en ronflant... (Finement.) Alors, moi, Ha ! ha !

ha! avec une petite seringue en verre que j'avais achetée pour cela, je prends un peu de l'eau épouvantablement amère de la fiole et pss, pss, pss... dans ta bouche. (Riant.) Ha! ha! ha! tu te réveilles... ha! ha! ha! quelle grimace mes enfants, quelles contorsions! (Imitant la grimace et les contorsions prétendues de Bondaine.) Peuh houa houa!... Peuh houa houa... Trrr. Tu crachais, tu t'étranglais... Ha ha ha, ce que tout le monde s'est tordu!... Tu ne te rappelles pas, je parie... Moi je m'en souviendrai toute ma vie. Ha ha ha! Ha ha ha!

Voyant que personne ne rit, il s'arrête un peu penaud.

ALICE.

Ça n'est pas drôle.

BONDAINE.

Si, madame, c'est drôle! mais le drôle..

VALUCHE, *entre ses dents.*

C'est lui.

BONDAINE.

... Est dans ce qu'il ne raconte pas.

ALICE.

Oh! dites-nous de suite.

BONDAINE.

Quand je vois ça, je saisis mon Valuche comme ceci : (*Se levant, s'approchant de Valuche, et joignant le geste à la parole.*) Sa tête serrée dans mon bras ; je lui pince le nez, il est forcé d'ouvrir la bouche pour respirer ; alors, de l'autre main, je prends délicatement la fiole et je lui en verse tout le contenu dans la bouche. (*Éclats de rire d'Alice et de Jeanne. — Bondaine lâche Valuche, et, imitant la grimace de Valuche à la pension.*) Ka houa houa! Ka houa houa! (*Éclats de rire.*) Ah! je vous

jure qu'on se tordait en effet. Ka houa houa houa! Trrrr!

Alice rit aux larmes sans pouvoir s'arrêter; de son côté, Jeanne qui était levée, est obligée de se rasseoir tant elle est secouée de rires. Pendant ce temps, Bondaine s'est allongé souriant dans sa chaise les mains dans ses poches, jouissant de son succès.

BONDAINE, à Valuche.

Tu vois que je me souviens.

VALUCHE, penaud.

J'avais oublié ce détail.

BONDAINE, quand les rires sont calmés.

C'était sa première farce, mais ç'a été sa dernière... Ah! je vous jure qu'il n'a pas recommencé. A partir de ce jour-là, il a eu une peur terrible de moi. Il me suffisait de le regarder pour l'intimider; ma présence seule l'inquiétait.

VALUCHE.

Tu es fou!

BONDAINE.

Je l'avais si bien dressé que, quand nous jouions ensemble, c'était mon toutou, j'étais son maître. Je l'appelais « Médor ». Tu te souviens?

ALICE, riant.

Ah, Médor! Comment, c'était Médor!

VALUCHE, haussant les épaules.

Des jeux d'enfants!

ALICE.

Oh! racontez-moi cela, monsieur.

BONDAINE.

Tout le collège ne le connut bientôt que sous ce

nom-là. A la récréation, quand je le sifflais, (il siffle) les autres lui criaient : « Médor, ton maître t'appelle. » Tout de suite il accourait, et, sur mon ordre, il gambadait autour de moi, marchait à quatre pattes et imitait les aboiements du bouledogue ou du terre-neuve d'une façon surprenante.

Il aboie.

ALICE.

Tu ne m'avais pas dit que tu possédais ces talents-là.

VALUCHE.

C'était pour nous amuser.

BONDAINE.

Tu dois reconnaître que malgré mes taquineries je t'aimais bien tout de même.

VALUCHE, étonné.

Ah ! tu ne me l'avais jamais dit.

BONDAINE.

Du jour où tu es devenu mon ami intime, je n'ai jamais souffert qu'un autre te taquinât, te donnât la moindre pichenette. Médor était à moi, c'était mon bien, ma propriété, personne n'avait le droit d'y toucher que moi. Est-ce vrai?

VALUCHE.

Oui, oui.

ALICE.

Comment, tu te plains, et tu avais un protecteur.

VALUCHE.

Un protecteur?

BONDAINE, à Alice.

Un protecteur absolument, madame. A ce point

que lorsqu'il avait une dispute avec quelqu'un, il m'appelait tout de suite, et j'arrivais aussitôt pour le défendre. Et, cela est un comble, on avait fini par le craindre, lui, à cause de moi.

ALICE.

Mais vous étiez un père pour lui.

VALUCHE, *entre ses dents.*

Le père Fouettard. (*On rit.*) Sont-ils bêtes !

BONDAINE.

En somme, nous étions deux bons camarades. Moi, exigeant, vif, très taquin, j'aimais à dominer. Quant à lui, c'était un excellent petit garçon, travailleur, affectueux, et sur l'amitié duquel on pouvait compter.

JEANNE.

Et on devait l'aimer, car il a un cœur excellent.

BONDAINE.

Vous avez raison, mademoiselle, il a très bon cœur. (*A Valuche.*) D'où je conclus que j'ai eu tort de te martyriser ; j'espère que tu ne m'en as pas gardé rancune ? En tous cas, je te demande pardon, aujourd'hui, mon brave ami.

VALUCHE.

J'accepte tes excuses ;... un peu tardives.

BONDAINE.

J'étais un si mauvais garnement !

ALICE.

Pourtant vous avez réussi, monsieur.

BONDAINE.

La chance ; et puis j'ai toujours pris la vie du bon côté. Aujourd'hui encore, je n'ai pas à me plaindre : Je suis au ministère du Commerce. J'arrive au bu-

reau à dix heures, je le quitte à quatre heures, et si je veux rester chez moi un jour, j'écris à mon chef que je suis malade. Et voilà.

VALUCHE.

Tu as de la veine!

ALICE.

Eh bien, mon mari, monsieur, est caissier dans une maison de commerce; il part le matin à huit heures et demie et ne rentre qu'à six heures du soir.

VALUCHE.

Je dois même m'estimer très heureux quand je ne suis pas obligé d'y retourner le dimanche matin.

BONDAINE.

Ah! mon pauvre ami! Et tu gagnes?

VALUCHE.

Trois mille.

ALICE.

Et vous, monsieur?

BONDAINE, avec une certaine suffisance.

Quatre mille deux.

ALICE.

Ainsi, tu vois! je n'en connais pas comme toi; tu as peur d'intriguer, tu ne te remues pas.

VALUCHE.

Allons donc!

BONDAINE.

Eh bien! malgré cela, madame, j'envie le sort de votre mari; il a un intérieur, une femme très gentille, une nièce charmante. Moi, je ne possède aucune famille; et ma solitude commence à me peser.

VALUCHE.

Tu n'as donc plus ta mère?

BONDAINE.

Hélas ! non, la pauvre femme est morte voilà huit ans déjà. Ç'a été un coup pour moi. Elle m'adorait tant ! Mais je lui rendais bien son affection. Que de soins, que de tendresse elle m'a prodigués ! Le soir, quand je rentrais du bureau, je trouvais le dîner toujours prêt, la soupe servie. L'hiver, mes pantoufles étaient au chaud devant le feu bien flambant ; s'il avait plu ou neigé, des vêtements de rechange m'attendaient allongés sur une chaise. Et elle s'ingéniait à me faire des plats sucrés, des surprises ! Ah ! les mères, ça ne devrait jamais mourir. Quel changement pour moi ! et puis quelle monotonie ! Je passe maintenant mes soirées au café avec des indifférents ; je mange aux tables d'hôte où rien ne me plaît, où rien ne m'attache ; et lorsque je rentre dans la chambre d'hôtel où les hasards de la vie m'ont fait échouer, je ne trouve personne qui m'attende et parfois s'inquiète de mon retard ! Brr !

Il boit.

ALICE.

Ce n'est pas gai, en effet.

JEANNE, à part.

Le pauvre garçon, comme il dit cela ! Il me fait de la peine.

VALUCHE.

Marie-toi.

BONDAINE.

Me marier !.. Mon cher, je suis un maniaque ; mon excellente mère m'a trop gâté, et dame ! je voudrais l'être encore par ma femme. Eh bien, je ne trouverai probablement jamais une femme comme ma mère, qui souffrait tous mes caprices, devinait mes

moindres désirs, ne se fatiguait jamais de mes exigences. Alors, quoi? Je serais malheureux en ménage; j'aime mieux rester garçon.

ALICE, très intéressée.

Qui sait si vous ne rencontrerez pas un jour...

BONDAINE.

Ah! s'il y avait une femme comme ma mère quelque part, et qui voulût bien s'embarrasser de moi, j'irais la chercher, fût-elle au fond de la Chine. (*Changeant de ton, et d'un petit air guilleret.*) Eh! mon Dieu, elle ne serait pas malheureuse avec moi; je l'aimerais bien.

Il boit.

ALICE.

Je le crois.

BONDAINE.

En attendant cette trouvaille improbable, je vais acheter des meubles, louer un logement et m'installer chez moi, pour changer un peu ma vie.

ALICE.

Vous ferez très bien, monsieur; il n'y a que cela de bon.

JEANNE.

Je sers le café, n'est-ce pas, ma tante?

BONDAINE, à Jeanne.

Comme vous vous donnez du mal, mademoiselle. Vous n'êtes presque pas restée à table.

ALICE.

C'était nécessaire, monsieur.

VALUCHE.

Si on se levait un peu! (*Ils se lèvent.*) Mets les tasses

sur la cheminée, Jeanne. (A Bondaine, lui offrant des cigares.) Tu fumes?

BONDAINE.

Volontiers. (Après avoir allumé son cigare.) Oui, être chez soi, c'est le rêve! Au fait, est-ce que c'est cher, par ici?

VALUCHE, vivement.

Oh! très cher, horriblement cher!

ALICE.

Qu'est-ce que tu dis? Mais non, ce n'est pas cher, pas du tout.

VALUCHE, à part.

Elle ne comprend pas.

BONDAINE.

Il faudra que je voie; j'aimerais assez le quartier; et puis, je serais près de vous.

Gestes de Valuche en aparté indiquant qu'il veut éviter cela.

ALICE.

Oui, on pourrait se voir souvent.

BONDAINE, à part.

Je crois que je ne lui déplais pas.

Valuche fait des signes à sa femme pour indiquer qu'il s'oppose formellement à cette combinaison.

ALICE, qui ne comprend pas, à Valuche.

Qu'est-ce que tu veux, Valuche?

VALUCHE.

Moi, rien.

ALICE.

Mais si; tu me fais des signes! Quoi?

VALUCHE, embarrassé.

C'est pour que tu donnes du cognac à M. Bondaine; tu ne comprends rien.

A part, il lève les épaules en concentrant sa colère.

ALICE, à Jeanne.

Verse donc du cognac à monsieur, Jeanne.

JEANNE.

Voulez-vous me permettre...

BONDAINE.

Mademoiselle, je vous remercie infiniment. (A Alice.) Oui, ça m'irait assez ; le quartier est sain, bien aéré.

ALICE.

Et commode, si vous saviez !

JEANNE.

Les moyens de communication sont très nombreux.

Valuche manifeste de plus en plus en aparté sa colère.

BONDAINE.

Je vais m'enquérir dès maintenant d'un logement. Tu devrais me chercher ça, toi, Valuche.

ALICE.

A propos.

VALUCHE, inquiet.

Quoi donc ?

ALICE.

Il y a à louer ici un logement qui pourrait vous convenir.

VALUCHE, à part.

Voilà qu'elle l'engage à demeurer dans la maison, maintenant !

Il lui fait des signes de colère.

ALICE.

Quoi ? Que veux-tu ? Ah ! oui. Jeanne, verse donc du cognac à M. Bondaine.

BONDAINE.

Mais je viens d'en prendre ; vous allez me griser.

ALICE.

C'est mon mari qui me fait signe de vous en donner.

VALUCHE, à part.

Ah ! la gueuse !

BONDAINE.

Il est bien aimable.

ALICE, reprenant son idée.

Le logement est juste au-dessous du nôtre.

BONDAINE.

Au-dessous du vôtre !

ALICE.

Oui. Il a deux pièces.

BONDAINE.

Ça me suffirait.

ALICE, indiquant du doigt.

La chambre à coucher se trouve là ; et le petit salon, ici.

VALUCHE, à part.

La scélérate !

BONDAINE.

Je viendrai voir ce logement demain ; voulez-vous ?

ALICE.

Justement, il est libre.

BONDAINE.

C'est une excellente idée ; nous serons les uns à côté des autres, je me trouverai moins seul. Et ça me fera plaisir de revoir ce bon Valuche, de passer de longs moments avec lui, de recauser de notre jeunesse. (Après un moment de réflexion.) Et même, si je ne

craignais pas de vous déranger, je vous proposerais une combinaison.

ALICE.

Laquelle, monsieur ?

BONDAINE.

Ce serait de me mettre en pension chez vous, pour les repas. (Valuche lève les bras au ciel.) Le dîner surtout, car je déjeune généralement au bureau.

VALUCHE, à part.

Ah ! ça jamais, par exemple !

ALICE, à Bondaine.

Je n'y vois pas d'inconvénient ; on pourrait s'arranger.

VALUCHE, à part, et entre ses dents faisant des signes furieux à sa femme.

Non, non, non ! coquine, gueuse, scélérate !

ALICE, voyant les gestes de Valuche.

Verse donc du cognac, Jeanne !

BONDAINE.

Non, non, merci, madame, mademoiselle, de grâce, ce serait trop ; ça me ferait mal !

VALUCHE, à part.

Si ça pouvait te faire crever !

ALICE.

C'est mon mari...

BONDAINE.

Ce cher Valuche ! Tu ne veux donc pas que je m'en aille ?

VALUCHE.

Moi, si, au contraire... non... je...

BONDAINE.

Donc, si ça ne vous gêne en rien, je louerai les deux chambres du dessous, et vous mettrez un couvert de plus. Votre prix sera le mien ; je ne suis pas regardant.

ALICE.

Oh ! monsieur, nous nous entendrons toujours bien.

BONDAINE.

J'aurai un chez moi ; et je serai un peu en famille.

ALICE.

Tout à fait en famille, monsieur.

BONDAINE.

Si vous voulez bien me le permettre, mesdames, je vais me retirer.

ALICE, se levant à son tour.

Déjà !

VALUCHE, à part.

Ce n'est pas trop tôt.

Il va vite prendre le paletot et le chapeau de Bondaine et l'aide à s'habiller.

BONDAINE.

J'ai un travail important à terminer ce soir. (Bas à Valuche.) Un rendez-vous avec une jolie femme.

VALUCHE, bas à Bondaine.

Dépêche-toi, il ne faut pas la faire attendre.

BONDAINE.

Demain, madame, je viendrai vous revoir, et nous causerons de notre combinaison...

ALICE, à Valuche.

Si tu invitais M. Bondaine à dîner pour demain.

VALUCHE, à part.

Encore !

BONDAINE.

Je craindrais d'abuser...

ALICE.

Pas du tout, n'est-ce pas, Valuche ? Mais réponds donc ?

VALUCHE, embarrassé et cachant sa colère.

Certainement, certainement.

BONDAINE.

Alors, c'est entendu. (Saluant.) Madame... Mademoiselle. (Il leur donne la main.) Je vous remercie de votre charmant accueil et j'espère que nos relations n'en sont qu'à leurs débuts.

ALICE.

Nous y comptons bien, monsieur.

BONDAINE, tendant la main à Valuche.

Au revoir, mon vieux Valuche, mon bon Médor.

VALUCHE.

Au revoir !... (A part.) Animal !

Dès que Bondaine est sorti, Valuche vient vers sa femme et laisse éclater sa colère.

SCÈNE V

VALUCHE, ALICE, JEANNE.

VALUCHE, criant à mi-voix.

Ah ! ça, dis donc, est-ce que tu te moques de moi, à la fin ! Se décidera-t-on à faire une fois ce que je

veux ici ! Ne serai-je donc jamais le maître chez moi !

ALICE.

Que signifie cette scène ? Qu'est-ce qui te prend ?

VALUCHE.

Comment ! je te supplie de ne pas être aimable avec cet imbécile ! Je te dis que je ne veux pas qu'il remette les pieds ici, et tu t'avises de l'inviter ! (Il écoute si Bondaine est bien parti, puis ayant cette certitude il hausse le ton.) Tu l'engages à habiter dans la maison au-dessous de chez nous ! enfin, tu acceptes de le prendre en pension ; de l'avoir là, tous les jours à ma table, devant mes yeux !

ALICE.

Tu n'avais qu'à lui dire que cela ne te convient pas.

VALUCHE.

Je t'ai fait assez de signes.

ALICE.

Il fallait parler, tu as une langue. Après tout, il est très convenable, ce garçon, bien élevé, amusant, spirituel ; tu gagneras à le fréquenter ; au moins, il nous distraira un peu.

VALUCHE.

C'est un fat, un malappris, un impertinent ; il ne sait que se moquer des autres.

JEANNE.

Il est très gentil, mais en effet, un peu taquin.

ALICE, sévère.

Mademoiselle, on ne vous demande rien ; mêlez-vous de ce qui vous regarde.

VALUCHE.

Elle a bien le droit de dire une parole.

ALICE.

C'est de ta faute s'il se moque de toi ; tu n'as pas de réplique.

VALUCHE.

Nourrir un étranger ! en voilà une idée ; comme si on tenait table d'hôte.

ALICE.

Il y a beau jour que je songe à prendre un pensionnaire ; tu ne comprends donc pas que cela nous soulagera un peu.

VALUCHE.

Tu verras tous les ennuis qu'il nous causera ; ah ! tu ne le connais pas encore ton Bondaine ! (Très furieux.) Et puis d'abord je ne veux pas qu'il vienne ici, je ne le veux pas, là ! tu m'entends ! Je suis le maître, après tout !

ALICE.

Puisque tu es le maître, aie donc le courage, demain, de lui signifier toi-même ta volonté ! Tu m'ennuies à la fin !

VALUCHE.

Ce courage, je l'aurai... Je vais lui écrire, et tout de suite encore. Tu vas voir. (A Jeanne.) Jeanne, apporte-moi le buvard et l'encrier.

ALICE.

C'est cela, écris ; c'est plus commode ; on dit mieux ce que l'on pense.

VALUCHE.

Tout juste.

ALICE, en sortant.

Et c'est le moyen des capons !

SCÈNE VI

VALUCHE, JEANNE, ALICE, dans sa chambre.

VALUCHE, *s'asseyant et attirant près de lui Jeanne qui lui apporte le buvard.*

Jeanne, mon enfant, tu sais combien je t'aime, combien je suis gentil avec toi, n'est-ce pas ; je te l'ai maintes fois prouvé ; eh bien, il faut m'aider dans cette affaire ; tu devrais expliquer à ta tante que ce n'est pas possible, tâcher de lui faire entendre raison, en la prenant par la douceur.

JEANNE.

Vous voyez bien, mon oncle, comme elle me reçoit.

VALUCHE.

Nous aurons des soucis avec cet homme, je te préviens, je le sens.

JEANNE.

Il n'est pas méchant, au fond. Vous avez bien entendu comme il a parlé de sa mère.

VALUCHE.

Hé! les animaux aussi aiment leur mère... par égoïsme.

JEANNE.

Si jamais il entre ici, je vous garantis que je lui ferai perdre cette habitude de vous plaisanter.

VALUCHE, *furieux, frappant sur la table.*

Il n'y entrera pas ; tu vois, je lui écris... et je ne vais pas lui mâcher les mots. Après tout je suis bien libre de recevoir ou de ne pas recevoir qui je veux.

JEANNE, qui dessert.

Certainement, mon oncle.

VALUCHE, écrivant.

« Mon cher ami, j'ai réfléchi... » (Se reprenant.) Non : « Nous avons réfléchi... » (Reposant la plume, à Jeanne.) C'est pourtant vrai qu'il m'a bien taquiné au collège, ma pauvre Jeanne ; mais c'est parce que j'ai bien voulu, positivement. Tu me connais, je suis trop bon, je n'aime pas me fâcher, j'ai horreur de contrarier les gens... alors, je cède, je passe sur tout... et j'ai l'air d'un homme mou...

VOIX D'ALICE, dans sa chambre.

Allez-vous venir vous coucher bientôt?

JEANNE.

Voilà, ma tante.

VALUCHE.

Voilà, voilà... (Tapant sur la table.) Crédié ! (Se frappant la poitrine avec ses deux poings.) Un homme mou, moi, ah bien, on va voir. (Reprenant la plume.) Mon cher ami...

JEANNE.

Oh ! non, mon oncle, vous êtes fort.

VALUCHE, repose la plume et se lève vivement ; puis, avec une certaine vanité.

N'est-ce pas que je suis fort ! tu l'as bien vu l'année dernière, à la fête de Neuilly ; tu te rappelles. J'ai voulu essayer ma force sur une tête de Turc... (Riant.) Hé ! hé ! hé ! J'ai failli démolir le bazar du bonhomme ; le pauvre vieux en était tout ébouriffé. Et il m'a dit... textuellement : (Très sérieusement et avec une solennité voulue.) « Monsieur, c'est extraordinaire ; vous êtes petit, vous paraissez chétif, mais vos biceps sont terribles ! C'est de l'acier trempé, vous êtes fort

comme un Turc. » (Tendant son biceps à Jeanne.) Tiens, tâte, non, mais tâte ! (Jeanne lui tâte le bras.) Hein! est-ce solide ! Est-ce dur !

JEANNE.

C'est du marbre, mon oncle.

VOIX, furieuse d'Alice dans la chambre.

Avez-vous fini ? Est-ce pour demain ?

JEANNE.

Tout de suite, ma tante, tout de suite !

VALUCHE.

On y va ! on y va ! plus qu'un mot, la signature... Par conséquent, si j'avais voulu, si je n'avais pas été aussi bon, ça se serait passé autrement avec Bondaine. Mais maintenant, c'est fini ; je ne veux plus le voir, je ne veux pas de lui ici... pour recommencer la vie du collège ! jamais, par exemple ! (Se mettant en colère.) Ah l'animal ! le goujat ! le coquin ! (Se remettant à écrire, et sur un ton très calme...) « Mon cher ami... » Mais voilà... le prétexte... Jeanne... il faut un prétexte.

JEANNE.

C'est vrai, mon oncle ; mais je n'en vois pas !

VALUCHE.

Il viendra demander des explications ; quoi lui dire ?

ALICE, entrant subitement, se dirige vers la table de Valuche et éteint la lampe.

Tu lui montreras tes biceps. En attendant, n'use pas la lumière pour rien. Allez ! au lit, tous !

VALUCHE, se levant.

Ah ! vous voyez bien que je ne peux pas écrire ; on m'enlève la lumière.

ALICE.

Allez! allez!

[illegible], il se dirige vers la chambre.

Mais demain il fera jour, tu ne m'enlèveras pas le soleil peut-être, et j'écrirai. (A Jeanne.) Tu me réveilleras de bonne heure, Jeanne, j'aurai trouvé quelque chose... j'écrirai la lettre... oui, je l'écrirai, et elle partira... elle partira, je le jure. (Se tournant à demi vers sa femme, d'un air presque menaçant, et tout en reculant toujours.) Si je ne dois être le maître chez moi qu'une fois en ma vie... eh! bien, ce sera demain, tu m'entends, demain matin.

ALICE, haussant les épaules.

Pauvre homme! Pauvre Médor!

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Même décor, mais il y a en plus un buffet neuf en chêne, une suspension au plafond et un tapis sous la table. On sent un peu plus de confortable dans la maison.

SCÈNE PREMIÈRE

VALUCHE, ALICE, JEANNE.

C'est le matin, l'été à huit heures, la fenêtre est ouverte, il y a des tasses vides sur la table, du pain, du beurre, des serviettes. Valuche en bras de chemise, en pantoufles, achève de donner un coup de brosse à son pantalon. Jeanne dispose des verres sur la table et une carafe. Alice apporte la casserole contenant le chocolat qui fume.

ALICE, à Valuche.

Le chocolat est prêt ; Valuche, cogne.

VALUCHE, un peu grognon.

Où est le bâton?

JEANNE.

Dans le coin à droite, mon oncle.

ALICE.

Là. Il te crève les yeux, tu ne trouves jamais rien.

VALUCHE, il prend un bâton dans un coin, se met au milieu du théâtre, frappe sur le parquet, puis écoute.

Eh bien, quoi? il dort encore en bas. (Il frappe, on entend des coups qui répondent.) Eh! réponds donc, animal. (Il replace le bâton dans son coin.) En voilà un qui se la coule douce.

ALICE.

Il a bien raison.

SCÈNE II

Les Mêmes, BONDAINE.

BONDAINE, arrivant dans une superbe toilette du matin, veston en molleton blanc, béret de velours noir, pantoufles en fine tapisserie. Très aimable, à Jeanne.

Bonjour, mademoiselle Jeanne, comment allez-vous ce matin?

JEANNE.

Pas mal, je vous remercie, monsieur Bondaine, et vous?

BONDAINE.

Parfaitement, comme toujours. Madame Valuche, vous avez bien dormi?

ALICE.

Je n'ai fait qu'un somme.

BONDAINE, frappant sur l'épaule de Valuche.

Et toi, mon vieux, ça va?

VALUCHE, *grognon.*

Comme ci, comme ça.

ALICE.

Oh! lui jamais content! Allons, à table!

BONDAINE.

Madame Valuche, voulez-vous me permettre, avec l'autorisation de votre mari, de vous embrasser?

ALICE, *étonnée.*

De m'embrasser!... Mais, monsieur!

VALUCHE.

A quelle occasion?

BONDAINE.

A l'occasion de votre fête, madame Valuche.

ALICE.

Comment, c'est la Sainte-Alice, aujourd'hui?

VALUCHE.

Je n'y avais pas songé.

ALICE.

Est-ce que tu penses à quelque chose, toi!

JEANNE.

Moi, ma tante, je comptais vous la souhaiter ce soir.

BONDAINE.

Eh bien, ce sera pour ce soir. En attendant laissez-moi, madame Valuche, vous offrir ce petit cadeau.

Il lui donne un écrin.

ALICE.

Monsieur, je ne sais si je dois...

BONDAINE.

Vous devez l'accepter, et Valuche ne s'en formali-

sera pas. Voilà six mois que je suis votre pensionnaire et que vous me comblez de gentillesses.

VALUCHE.

En effet, il peut dire qu'on est aux petits soins pour lui...

BONDAINE, continuant.

Vous êtes ma famille, je suis ici comme chez moi, permettez-moi donc de profiter d'une occasion pour vous prouver que je ne suis pas un indifférent.

ALICE.

Mais, monsieur Bondaine, vous ne nous devez rien. Au contraire, c'est nous qui...

BONDAINE.

Allez toujours, ne me contrariez pas.

ALICE, ouvrant l'écrin.

Oh! la jolie broche! C'est trop beau, monsieur Bondaine. Vraiment, c'est trop beau!

JEANNE.

Elle est superbe! Et ces perles, voyez donc, mon oncle.

VALUCHE.

C'est de la folie.

JEANNE, à Alice.

Attendez, ma tante, je vais vous la mettre.

ALICE.

Ce n'est pas toi, Valuche, qui m'en offrirais autant. Il y a beau jour que tu ne me fais plus de cadeaux.

VALUCHE.

Parbleu, tu tiens la bourse; tu me donnes tous les matins, le strict nécessaire pour mon déjeuner et mes omnibus.

ALICE.

Monsieur Bondaine, je ne sais comment vous remercier.

BONDAINE.

Comme il n'y a pas de fête sans fleurs, j'ai commandé hier un laurier grand comme ça, que l'on vous apportera ce matin.

ALICE.

Vous me comblez.

BONDAINE.

Pour dîner, je paie un poulet, des gâteaux et du champagne.

ALICE.

La fête sera complète. (A Valuche.) Si tu allais nous chercher une bouteille de vin blanc pour que l'on trinque?

BONDAINE, s'asseyant dans le fauteuil.

C'est une idée, et du bon, tu sais, de celui de gauche.

VALUCHE.

Ça m'est égal.

BONDAINE.

Ça t'est égal? Si tu ne veux pas, dis-le, tu es le maître.

VALUCHE, entre ses dents.

Oh! le maître!

ALICE.

Est-il poli! Plus on est aimable, moins il est gentil.

JEANNE, mettant son chapeau.

Huit heures!.. J'oubliais que j'ai une leçon en face... mon élève va m'attendre... vite!

BONDAINE.

Vous ne trinquez pas avec nous?

JEANNE.

Je suis trop pressée, ce sera pour ce soir ; à tout à l'heure...

Elle sort.

SCÈNE III

BONDAINE, VALUCHE, ALICE.

ALICE, à Valuche.

Prends le panier, tu monteras en même temps du vin rouge.

BONDAINE.

Dis donc, Valuche, mon petit, tu verras chez le concierge si j'ai des lettres, hein?

VALUCHE, grognon.

Oui.

BONDAINE.

Et puis, pendant que tu seras en bas, tu prendras mes journaux, n'est-ce pas?

VALUCHE, avec une grimace.

Ah!

BONDAINE.

Tu n'as qu'à traverser la rue.

VALUCHE.

Alors, il faut que je mette mon veston.

ALICE.

Eh bien! mets-le.

BONDAINE, fouillant dans sa poche pour en tirer une pièce de monnaie.

En même temps, si tu m'achetais un paquet de tabac, c'est à côté de la marchande de journaux.

VALUCHE, endossant son veston.

Et puis, quoi encore ?

ALICE.

Est-il peu complaisant !

BONDAINE, remettant l'argent dans sa poche.

C'est bien ! je m'en passerai !

ALICE.

Mais non, mais non, monsieur Bondaine, Valuche va y aller ; il peut bien faire cela pour vous, par exemple !

VALUCHE, bougon, tendant la main à Bondaine.

Allons, donne, sacré mazette !

Bondaine lui donne la pièce. — Il sort.

SCÈNE IV

BONDAINE, ALICE.

BONDAINE.

Qu'est-ce qu'il a donc ce matin ?

ALICE.

N'y faites pas attention ; vous savez bien qu'il est toujours bougon.

BONDAINE, prenant amoureusement Alice par la taille et l'embrassant.

Alice, c'est mardi aujourd'hui.

ALICE.

Oui, mon ami, je le sais.

BONDAINE.

Tout à l'heure, votre nièce sera au Conservatoire, Valnèche à son bureau, et moi, pour rester seul un instant avec vous, je n'irai au ministère que plus tard.

ALICE.

Comme tous les mardis.

BONDAINE.

Oui, comme tous les mardis, parce que ce jour-là, mademoiselle Jeanne s'absente de dix à onze ; alors je vole une heure au gouvernement, une heure que je vous donne ; et pendant laquelle je ne suis heureux qu'à demi, puisque vous demeurez inflexible. Et voilà quatre mois que ce supplice-là dure pour moi ! quatre mois ! que je me traîne en vain à vos genoux, cruelle !

ALICE.

Pourquoi ne vous contentez-vous pas de mon amitié, et des libertés déjà trop grandes que je vous accorde ?

BONDAINE.

Je vous veux toute.

ALICE.

Savez-vous que ces assiduités hebdomadaires du mardi finiront par être remarquées ; on se figurera ce qui n'est pas, on cancanera sur mon compte, et des bruits fâcheux arriveront aux oreilles de mon mari.

BONDAINE.

J'ai idée que si quelqu'un allait lui conter, hélas

bien à tort jusqu'à présent, que nous le trompons, il n'oserait rien me dire tellement il me craint.

ALICE.

Qui sait, les capons, quand ils s'y mettent, sont parfois plus terribles que les braves.

BONDAINE.

Bast! il se rappelle trop le collège.

ALICE.

Je me souviendrai toute ma vie, de ce que j'ai éprouvé la première fois que je vous ai vu, le jour où vous êtes venu dîner. Vous m'avez conquise tout de suite. Aussi quand vous avez parlé de louer dans la maison et de prendre pension chez nous, j'ai répondu oui, malgré l'opposition de Valuche.

BONDAINE.

Valuche ne voulait pas que je vinsse ici?

ALICE.

Il m'a fait une scène parce que j'acceptais votre proposition; mais il ne savait comment vous avouer que cette combinaison lui déplaisait. Il a passé toute une matinée à écrire des brouillons de lettres qu'il jetait au feu. Finalement ne trouvant pas de prétexte plausible pour expliquer un refus, il a laissé aller les choses; et depuis que vous êtes avec nous, je ne suis plus triste, je ne m'ennuie plus, car vous avez apporté dans notre intérieur votre entrain et votre gaîté!

BONDAINE.

Et j'attends en vain ma récompense! Vous ne m'aimez donc pas?

ALICE.

Si, je vous aime; je vous aime au point que je

suis jalouse comme si j'étais votre vraie maîtresse. Quand vous tardez à rentrer je suis inquiète, je voudrais vous suivre, et si je vous voyais avec une autre femme... je crois que je vous arracherais les yeux.

BONDAINE.

Eh! bien! pour avoir le droit de m'arracher les yeux, soyez à moi!...

ALICE, après un moment de silence et d'hésitation.

Vous n'aimez personne?

BONDAINE.

Personne! je vous le jure!

ALICE.

Vous n'avez pas de maîtresse?

BONDAINE.

Aucune, sur l'honneur! Comment pourrais-je songer à d'autres, quand j'aspire à vous? Voyons, Alice, laissez-vous attendrir; mon stage a trop duré, j'ai assez souffert. C'est votre fête aujourd'hui. Que ce soit aussi une fête pour moi, un jour de bonheur. Dans quelques instants, je remonterai vous voir comme tous les mardis, et cette fois, ce sera pour célébrer ma victoire, n'est-ce pas? Oh! de grâce, dites oui, ne me laissez plus languir, j'en deviendrais fou!

ALICE.

Etes-vous bien sincère?

BONDAINE.

N'en doutez pas!

ALICE.

Et si je cède, m'aimerez-vous toujours, toujours?

BONDAINE.

Je vous aimerai toujours, toujours!

ALICE.

Vous me le jurez ?

BONDAINE.

Je vous le jure sur tout ce que j'ai de plus sacré !

ALICE, lui tend les deux mains qu'il prend et qu'il baise.

Alors à tout à l'heure !

BONDAINE, avec élan.

Ah ! merci !

ALICE.

Attention ! voilà Valuche !

SCÈNE V

VALUCHE, BONDAINE, ALICE.

Valuche, grognon, arrive avec le panier à bouteilles, le bougeoir, les journaux, le tabac, les clefs ; il cogne la porte avec le panier en entrant.

BONDAINE.

Tu vas démolir la maison ; qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette porte ?

ALICE.

Ah ! qu'il est brutal !

VALUCHE, retirant du panier la bouteille de vin blanc qu'il pose sur la table, puis de sa poche les objets qu'il énumère.

Voilà le vin blanc, ton tabac, tes journaux, ta monnaie, pas de lettres.

BONDAINE.

Merci, mon vieux, tu es gentil comme tout.

VALUCHE, à demi-voix, portant le panier dans un coin, tandis que Bondaine débouche la bouteille et verse.

Je le sais bien.

BONDAINE, trinquant avec Alice.

A votre santé, madame Valuche.

ALICE.

A la vôtre, monsieur Bondaine.

BONDAINE, à Valuche.

A la tienne, mon bon Mélor. (Ils trinquent.) Et à la santé de mademoiselle Jeanne. Ah ! elle est bien gentille, votre nièce, bien douce.

ALICE.

Vous devriez lui trouver un mari, monsieur Bondaine, car si je compte sur Valuche, elle attendra longtemps.

BONDAINE.

Ce n'est pas impossible. Au ministère, il y a des jeunes gens honnêtes à qui elle conviendrait. Il faudra que je voie cela parmi mes collègues.

ALICE.

Seulement pas de dot, rien.

BONDAINE.

Elle a des qualités qui lui tiendront lieu de dot.

VALUCHE.

Et celui qu'elle épousera, ne se plaindra point. C'est une petite fille dévouée qui rendra un homme heureux. Ah ! si toutes les femmes étaient comme elle !

BONDAINE.

Tu n'as pas à te plaindre, toi.

VALUCHE.

Moi, ha!

ALICE.

Quoi, ha! je suis trop bonne avec toi.

VALUCHE.

Parlons-en!

ALICE.

Pour que tu m'apprécies, il te faudrait pendant quelque temps une mégère, une femme coquette, sans soins, dépensière, acariâtre, laissant aller la maison à vau-l'eau.

BONDAINE, riant.

Et qui te trompe, tu verrais ce que c'est.

VALUCHE.

Je vous remercie. (Regardant sa montre.) Huit heures et quart, hé! hé! il faut que je parte.

BONDAINE.

Tu as le temps.

VALUCHE.

Hier, je n'ai pas fait ma caisse.

BONDAINE.

Oh! c'est grave! Tu as donc flâné?

VALUCHE, retirant son veston et mettant sa jaquette.

Flâné! ah! ouiche! j'ai aidé un collègue pour une vérification de compte et mon travail est en retard.

BONDAINE.

Alors c'est comme à la pension.

VALUCHE.

Ah! laisse-moi tranquille avec ta pension.

BONDAINE.

Je voudrais bien être dans ton administration et

dans le même bureau que toi. Tu ferais encore mon travail pendant que je lirais le journal.

VALUCHE.

Merci, je trouve que je suis déjà assez complaisant comme ça.

BONDAINE.

Hein?

Alice et Bondaine se jettent un coup d'œil souriant.

BONDAINE.

Ha! je descends chez moi... des lettres à écrire... m'habiller et partir... A ce soir, Médor.

VALUCHE, bougon.

A ce soir.

SCÈNE VI

VALUCHE, ALICE.

VALUCHE, écoute Bondaine s'en aller, puis furieux, frappant de la main sur la table.

Je ne veux plus que Bondaine m'appelle Médor, tu m'entends.

ALICE.

C'est à lui qu'il faut dire cela!

VALUCHE.

Je le lui dirai aussi, ne crains rien.

ALICE.

En voilà des manières! Qu'est-ce ce qui te prend donc aujourd'hui? C'est à cause de la broche sans doute.

VALUCHE.

Pas du tout ! Il peut bien être généreux le jour de ta fête, on lui en fourre assez.

ALICE.

Dis donc, quand nous avons besoin d'argent, il nous en prête ; sans lui, j'aurais été obligée de vendre une obligation à lots pour terminer l'ameublement du salon.

VALUCHE.

Oh ! il sait bien qu'il ne le perdra pas son argent.

ALICE.

En attendant, il nous rend des services.

VALUCHE.

C'est possible, mais il en prend trop à son aise ; il est plus maître que moi ici ; et puis il est tout le temps chez nous. Monsieur a sa clef absolument comme moi. Il entre, il sort, va, vient à sa guise. On ne peut seulement pas rester seuls ensemble deux minutes.

ALICE.

Pour ce que tu as généralement à me dire.

VALUCHE.

Il a des allures de matamore ; il se pavane avec son veston et son béret, comme pour m'humilier, parce que je n'en ai pas.

ALICE.

Il est bien libre de s'habiller comme il l'entend, je suppose.

VALUCHE.

Il trône sans cesse dans ce fauteuil, je n'ai plus le droit de m'y asseoir.

Il s'y assied, avec colère.

ALICE.

Ah! oui, ton cher fauteuil! Il te manque! Tu sais bien qu'on laisse toujours ce qu'on a de mieux à ses hôtes.

VALUCHE.

Je ne fais pas un pas chez moi sans rencontrer quelque chose à lui : des livres, des paperasses, des vêtements qu'il laisse traîner exprès, comme pour bien prouver qu'il a pris entière possession de la maison! Au diable, à la fin! Il a un chez lui, qu'il y reste! C'est bien assez de l'avoir pendant les repas.

ALICE.

Avec ça que la vie est gaie avec toi. Avant l'arrivée de M. Bondaine, notre intérieur était d'une tristesse de cloître ; tu n'as jamais su nous distraire.

VALUCHE, se levant.

Comme c'est malin! Il a des billets de théâtre tous les jours : je ne sais pas où il les vole. Et à ce sujet encore, n'ai-je pas eu lieu de me plaindre? Quand il n'y a que trois places, et cela arrive souvent, je crois même qu'il le fait exprès, c'est moi qui reste.

ALICE.

Dame! C'est lui qui les offre, il est de toute justice qu'il en profite.

VALUCHE.

Je vous attends jusqu'à minuit pour vous préparer une collation et des grogs. Et on dit que je ne suis pas complaisant. Je fais ses commissions ; bientôt je cirerai ses bottes.

ALICE.

Tu exagères.

VALUCHE.

C'est comme le soir, quand on joue aux cartes, on

ne se met au lit que quand il plaît à monsieur de se retirer; et si, tombant de sommeil, je me permets de constater qu'il est tard, on me répond « Eh bien, va te coucher toi, si tu as envie de dormir; » on me dit parfois « fiche-nous la paix, tu nous embêtes! » ou encore « à la niche, Médor! »

ALICE, riant.

C'est pour plaisanter.

VALUCHE.

Eh bien, je te déclare qu'il est temps que ça cesse et qu'un de ces quatre matins, je me fâcherai tout rouge. Dis à ton Bondaine que Médor ne sera pas bon jusqu'à la bêtise; dis-lui que Médor a des crocs et qu'il saurait s'en servir à l'occasion pour défendre sa niche et sa pâtée.

ALICE.

Qui songe à prendre ta niche et ta pâtée?

VALUCHE.

Va toujours, fais ma commission.

ALICE.

Ta commission! Aie donc le courage, une bonne fois, de les faire toi-même, tes commissions. C'est toujours à moi que tu t'adresses. N'attends pas que Bondaine soit sorti pour récriminer contre lui. Dis-lui, ce que tu as à lui dire, face à face, dans le blanc des yeux.

VALUCHE.

Je le ferai.

ALICE.

Tu le feras! Allons donc! Tu as peur de lui, comme à la pension.

VALUCHE.

Peur de lui, moi ! tu verras comme j'ai peur de lui ! un jour que je serai bien monté... !

ALICE.

Tu cries en arrière, mais quand il est là, tu n'oses plus rien dire... il t'a hypnotisé.

VALUCHE.

Il m'a hynotisé ! Oh ! ne m'excite pas contre lui, Alice, je t'en prie, ne m'excite pas. Ça finirait mal !

ALICE.

Ah ! et puis après tout, j'en ai assez de tes histoires. Tu vas lui répéter ce que tu viens de me dire. Je vais l'appeler.

Elle va prendre le bâton et s'apprête à cogner sur le parquet.

VALUCHE, effrayé, la retenant.

Ne fais pas cela.

ALICE.

Je veux en finir une fois pour toutes ; tu t'expliqueras devant lui, et tu le mettras à la porte après si tu veux ; je ne tiens pas à lui, moi, en somme, et je veux avoir la paix chez moi.

VALUCHE, lui retirant le bâton des mains.

Pas de bêtises, Alice, je t'en prie !

ALICE.

Tu vois bien que tu en as peur !

VALUCHE, rangeant le bâton.

Pas aujourd'hui, je suis trop monté.

ALICE.

Je lui raconterai la scène.

VALUCHE, vivement.

Je te défends expressément de lui en parler, tu entends ! lorsque je jugerai le moment opportun, j'agirai comme il me conviendra, et je n'aurai besoin de personne.

ALICE, continuant.

Je lui dirai que tu exiges qu'il parte !

VALUCHE, conciliant.

Voyons, Alice, je ne veux pas d'histoire aujourd'hui !.. Je t'en prie.

ALICE, haussant les épaules.

Ha ! là ! là !

VALUCHE, se calmant de plus en plus.

Si j'ai quelque chose à dire un jour à Bondaine, je le lui dirai moi-même, en camarade, sans colère.

ALICE.

Toujours le même dénouement.

VALUCHE.

Ce sera préférable.

ALICE, en sortant.

Soit, mais ne recommence pas, sans quoi...

VALUCHE, seul.

Ah ! quelle vie ! quelle vie ! Et dire que tous les jours, c'est la même chose !

SCÈNE VII

VALUCHE, puis JEANNE.

VALUCHE, regardant sa montre.

Huit heures trente... sapristi! moi qui voulais m'en aller plus tôt.

JEANNE.

Vous avez l'air ennuyé, mon oncle!

VALUCHE.

C'est au sujet de Bondaine.

JEANNE.

Qu'est-ce qu'il vous a fait?

VALUCHE, se montant de nouveau.

Il commence à m'énerver considérablement.

JEANNE.

Il aime à rire, mais il n'est pas méchant, vous le savez bien.

VALUCHE.

J'ai assez de ses taquineries et de son sans-gêne avec moi; je viens de signifier à la tante que s'il continue, ça tournera mal pour lui.

JEANNE.

Au fond, c'est un excellent garçon, je vous assure, et si vous le désirez, je pourrai le prier gentiment d'être moins...

VALUCHE.

Merci, je n'ai besoin de personne pour lui parler, je ne suis pas un enfant. (Se ravisant.) Au fait, tu as

peut-être raison, ma petite Jeanne; si tu te chargeais de le réprimander amicalement? Il sera plus sensible à ce que tu lui diras qu'à mes remontrances qui seraient très vives. Moi, si je m'en mêle, je casse tout.

JEANNE.

Laissez-moi faire.

VALUCHE.

Ah! bon Dieu, s'il pouvait prendre la mouche et s'en aller! S'il se mariait seulement! il nous débarrasserait pour toujours.

JEANNE.

En effet, ce serait un moyen.

VALUCHE.

Je crois qu'il n'aime pas le mariage.

JEANNE, vivement.

Il vous l'a dit?

VALUCHE.

Dans le temps.

JEANNE.

Il a peut-être changé d'avis.

VALUCHE.

Espérons-le. Enfin! Tâche de le rencontrer seul avant qu'il parte à son bureau. Mais c'est mardi aujourd'hui! n'as-tu pas ton cours du conservatoire?

JEANNE.

Oui, tout à l'heure, de dix à onze. Eh bien, comptez sur moi. Je vais étudier mon piano, et dès que je l'entendrai monter, je viendrai causer avec lui ici, tandis que ma tante s'habille dans sa chambre.

VALUCHE.

C'est cela.

JEANNE, sortant.

A tantôt.

VALUCHE.

A tantôt. (Regardant sa montre.) Neuf heures moins vingt. Ah ! sacrédié, je n'ai que le temps.

SCÈNE VIII

VALUCHE, LA MÈRE HONORINE.

On frappe à la porte.

VALUCHE.

Qu'est-ce que c'est ?

Il va ouvrir.

LA MÈRE HONORINE, entre avec un laurier.

Bonjour, monsieur Valuche ; c'est de la part de M. Bendaine.

VALUCHE.

Oui, je sais, mettez ça là.

LA MÈRE HONORINE.

Ouf ! c'est lourd. Hein ! il est beau !

VALUCHE, à part.

Ah ! oui, le pourboire. (Il fait le geste de fouiller dans son gousset, réfléchissant.) Après tout, ce n'est pas moi que ça regarde.

LA MÈRE HONORINE, à part.

Eh bien, quoi ! il ne me donne rien ! Il y a longtemps qu'il me déplaît, ce petit rapiat-là, attends, tu vas me le payer. (Haut, l'air aimable.) Madame Valuche va être contente.

VALUCHE, à part.

Elle a envie de bavarder, si tu crois que je vais t'écouter, ma vieille...

LA MÈRE HONORINE.

Ha, c'est que M. Bondaine sait choisir les fleurs! Il nous en achète souvent, c'est un bon client pour ma patronne.

VALUCHE, intrigué.

Tiens! pour qui donc en achète-t-il? (Regardant sa montre.) Moins le quart, je prendrai l'omnibus.

LA MÈRE HONORINE.

Pour ses bonnes amies.

VALUCHE.

Il a donc des bonnes amies?

LA MÈRE HONORINE.

Faut que je vous conte, tout le quartier s'en amuse... Dam, ce garçon, il est libre, et puis c'est de son âge. Tant pis pour les ceusses qui surveillent pas leur légitime.

VALUCHE.

Naturellement.

LA MÈRE HONORINE.

Y a la rôtisseuse, vous savez, Mame Duval, une belle femme bien appétissante... il y paie des bouquets tous les jours. L'autre jour, y a donné une broche en or.

VALUCHE, à part.

Tiens, comme à ma femme!

LA MÈRE HONORINE.

Il va tout le temps chez elle, quand le mari n'est pas là, sous prétexte d'acheter un poulet.

VALUCHE.

C'est donc ça qu'il nous en offre si souvent.

LA MÈRE HONORINE.

Et puis la petite Collet...

VALUCHE.

La fille du marchand de tabac?

LA MÈRE HONORINE.

Oui, on l'a rencontrée souvent avec M. Bondaine. Il y paie ses toilettes, qu'on dit.

VALUCHE.

Quelle générosité!

LA MÈRE HONORINE.

C'est pas tout, faut que je vous conte le plus beau. Il a eu une histoire, le mois dernier.

VALUCHE.

Une histoire? Vite, je suis très pressé.

LA MÈRE HONORINE.

Avec la femme du contrôleur.

VALUCHE.

Madame Rémy?

LA MÈRE HONORINE.

Oui.

VALUCHE.

Quel coq!

LA MÈRE HONORINE.

Il la courtisait pendant que l'autre était à son bureau; un jour, en rentrant plus tôt que d'habitude, le mari les a surpris.

VALUCHE.

Alors, qu'est-ce qu'il a fait?

LA MÈRE HONORINE.

Le mari?

VALUCHE.

Non, M. Bondaine?

LA MÈRE HONORINE.

Il s'est mis dans une colère noire; il a menacé le contrôleur de le jeter en bas de l'escalier, s'il faisait du scandale. Le petit Rémy s'est tenu coi; mais paraît qui s'rattrape sur sa femme; il la roue de coups tous les matins.

VALUCHE..

Il aurait bien dû lui casser la figure, à M. Bondaine. J'aurais fait ça, moi, à la place du mari.

LA MÈRE HONORINE.

Oui, mais M. Bondaine est très fort, on ne s'y frotte pas trop. Quel gaillard tout de même pour avoir tant de maîtresses! aussi, quand il offre un cadeau à une femme, on se doute bien du motif. (A part.) Mets ça dans ta poche.

VALUCHE.

Ah! quand il fait un cadeau, on se doute du motif? (Regardant sa montre.) Moins neuf, bigre! je prendrai un fiacre. Un motif!... alors, je vais vous faire remporter ce laurier... Je ne voudrais pas qu'on supposât... Au fait, dites moi donc?... Est-ce qu'on a l'air de jaser un peu... sur nous... à cause de M. Bondaine.

LA MÈRE HONORINE.

Oh! si peu que ce n'est pas la peine d'en parler.

VALUCHE.

Comment si peu! Que dit-on?

LA MÈRE HONORINE.

On dit pour dire!

VALUCHE.

Mais quoi? allez donc? Je suis pressé, horriblement pressé! (Regardant sa montre.) Moins six, je vais être en retard, nom d'un tonnerre!

LA MÈRE HONORINE.

Dam! voilà: on trouve que M. Rondaine est trop aimable avec votre femme.

VALUCHE.

On ne les a jamais vus ensemble!

LA MÈRE HONORINE.

Paraîtrait que si.

VALUCHE.

C'est impossible! Où? Comment? Quand cela?

LA MÈRE HONORINE.

Je sais pas moi; c'est des on-dit. On bavarde tant.

VALUCHE.

Enfin, précisez.

LA MÈRE HONORINE.

On prétend qu'ils ont des rendez-vous!

VALUCHE.

Des rendez-vous?

LA MÈRE HONORINE.

Ici même, chez vous!

VALUCHE.

Chez moi!... Quelle stupidité!... Comment voulez-vous que... chez moi!... (Regardant sa montre.) Neuf heures! sacrédié! ça y est, je suis en retard! Que va dire mon chef?... Chez moi!... C'est une plaisanterie!

LA MÈRE HONORINE.

Oui, chez vous, ici, une fois par semaine, le mardi,

comme qui dirait aujourd'hui. Tous les mardis, votre nièce va à son cours, n'est-ce pas? Vous voyez que je suis renseignée. Eh bien, ce jour-là, M. Bondaine ne part pour son bureau qu'à onze heures. Il monte chez vous; si vous voulez les surprendre, vous n'avez qu'à revenir comme qui dirait tout à l'heure, vous verrez si je mens. (A part.) Ça y est!

VALUCHE, subitement.

Et Jeanne qui va avoir un second cours le vendredi!

LA MÈRE HONORINE.

J'ai eu tort de vous raconter ces choses-là; ça vous fait de la peine.

VALUCHE, nerveux.

En voilà assez, laissez-moi!

LA MÈRE HONORINE.

Ne vous mettez pas dans des états pareils, mon pauvre monsieur. C'est peut-être des inventions; je serais bien étonnée que votre femme qui a l'air si convenable...

VALUCHE.

Je vous dis de me laisser...

LA MÈRE HONORINE.

Faut pas vous tourmenter, c'est des menteries, pour sûr... J'avais raison de ne pas vouloir vous conter ces choses.

VALUCHE, colère.

Mais allez-vous en donc!

LA MÈRE HONORINE, sortant.

Bien le bonjour, monsieur Valuche.

SCÈNE IX

VALUCHE, seul.

Moment de silence. — Songeur et un peu effaré, il prend son chapeau, le brosse machinalement avec sa manche et le met sur sa tête.

En voilà une histoire! (Hésitant.) Oh! si ce n'était pas Bondaine!... Mais lui, il me paralyse, il m'ôte mes facultés... Rien qu'à l'idée de les surprendre... (Il tombe assis sur une chaise.) Ah! là! là!... J'en ai chaud. (Il s'éponge le front.) Il faut que je trouve moyen de le faire partir de gré ou de force!... (Un temps.) Si je disais à Alice que je sais tout!... Elle niera... je serai obligé de m'expliquer avec lui; il y aura des scènes à n'en plus finir. Ils me prouveront qu'il sont innocents, que je suis un jaloux, un imbécile, et ils se moqueront de moi, de Médor, par dessus le marché... Il vaut mieux les surprendre... arrivera ce qui arrivera; je vais faire semblant de partir et je reviendrai tout à l'heure!... Mais aurai-je le courage de revenir? Il faut que quelque chose m'y oblige absolument! Quoi?... Ah! je vais oublier les clefs de ma caisse dans la poche de mon veston; je serai forcé de revenir les chercher, et ce sera un prétexte plausible. (Il met les clefs dans la poche de son veston qui est accroché à un clou au mur, puis il réfléchit, va pour les retirer, hésite, les retire, et les sourcils froncés, joue machinalement avec elles de la main.) Qu'est-ce que je leur dirai si je les surprends? (Remettant les clefs dans la poche du veston.) Eh! oui, il faut revenir, crétin, capon, lâche! (Regardant sa mon-

tre avec un sursaut.) Neuf heures et demie! J'ai peut-être vingt personnes qui m'attendent au guichet. Quelle situation! (Prenant sa canne et menaçant la porte du fond.) En ce moment, si Bondaine était là, je crois que je lui casserais les reins! (Frappant avec sa canne sur le fauteuil, dans une fureur croissante.) Coquin! misérable! Assassin!

BONDAINE, arrivant en fredonnant.

Qu'est-ce qui te prend donc? Tu te bats avec les fauteuils maintenant!

VALUCHE, qui va partir.

Ah! il y a de quoi!

Valuche va pour prendre précipitamment son chapeau; il en met un qui se trouvait sur une chaise, et il s'aperçoit que c'est celui de Bondaine. Furieux, il le repose brutalement à sa place et s'empare du sien, mais le chapeau de Bondaine roule à terre.

BONDAINE, sur le seuil, essuyant son chapeau avec sa manche, à Valuche déjà loin.

En voilà un type!

SCÈNE X

BONDAINE, JEANNE.

JEANNE.

Qu'est-ce qu'il a donc, mon oncle, monsieur Bondaine? Il m'a paru de mauvaise humeur.

BONDAINE.

C'est ce que j'étais en train de me demander.

JEANNE, *d'un petit air grondeur.*

Vous l'aurez encore taquiné.

BONDAINE.

Pas du tout, j'arrive. Il se disputait avec ce fauteuil qu'il a bousculé, et il est parti furieux.

JEANNE.

Vous m'aviez promis d'être raisonnable.

BONDAINE.

Et je le suis. Je suis raisonnable comme un petit saint Jean; vous devez le remarquer. Mais s'il se monte la tête tout seul, je n'y peux rien.

JEANNE.

Vous connaissez bien sa nature ; il est nerveux, inquiet pour la moindre des choses, un peu grognon si vous voulez ; mais c'est un cœur excellent, plein de gratitude, et capable, même à votre égard, d'une profonde amitié.

BONDAINE.

Je le sais bien, et tout en le plaisantant, je l'aime beaucoup.

JEANNE.

Il faut donc me promettre...

BONDAINE.

Tout ce que vous voudrez.

JEANNE.

De ne plus le taquiner.

BONDAINE.

Plus jamais!

JEANNE.

D'être gentil avec lui.

BONDAINE.

Un ange!!... tel que vous!

JEANNE.

Prévenant même.

BONDAINE.

Comme une nourrice avec son nourrisson.

JEANNE, *riant.*

Je ne ris pas.

BONDAINE, *riant.*

Moi non plus.

JEANNE.

Non, mais, sérieusement, monsieur Bondaine, n'est-ce pas?

BONDAINE.

Très sérieusement, mademoiselle.

JEANNE.

C'est juré?

BONDAINE.

C'est juré.

JEANNE, *lui tendant la main.*

Et signé.

BONDAINE, *lui tendant les deux mains.*

Signé en double expédition.

JEANNE, *à part.*

Comme il est aimable avec moi! Est-ce qu'il m'aimerait tout de même?

BONDAINE.

Précisément tout à l'heure, je m'entretenais de vous avec votre oncle et votre tante.

JEANNE.

De moi! à quel sujet?

BONDAINE.

Nous parlions mariage.

JEANNE.

Mariage! Et vous disiez tout le mal que vous en pensez.

BONDAINE.

Eh bien, non.

JEANNE.

Il me semblait que vous aviez une certaine répugnance pour le mariage.

BONDAINE.

Je finis par croire que je suis comme ces gens, qui n'aiment pas un mets sans savoir pourquoi, tant qu'ils n'y ont pas goûté!

JEANNE.

C'est qu'on ne goûte pas au mariage, comme on goûterait à un gâteau.

BONDAINE.

Evidemment, aussi est-il nécessaire de prendre des renseignements, sur la qualité de la pâte. C'est pourquoi j'ai accepté avec plaisir la commission dont votre oncle et votre tante m'ont chargé pour vous.

JEANNE.

Quelle commission?

BONDAINE.

Ils me prient de vous chercher un mari.

JEANNE, *rêveuse.*

Oui, ils songent à m'établir, je le sais. Ce n'est pas que je les gêne, ils voudraient toujours m'avoir avec eux, mais ils ont souci de mon avenir. Ah! je ne suis guère mariable, monsieur Bondaine.

BONDAINE.

Pourquoi cela ?

JEANNE.

Je n'ai point de dot, pas un sou, je vous préviens.

BONDAINE.

Pas de dot! Comptez-vous pour rien votre ordre, votre énergie, toutes vos qualités qui feront de vous une femme accomplie? C'est une dot cela ; c'est même un capital, à mon avis, plus précieux que l'argent, car l'argent peut disparaître, mais les qualités restent.

JEANNE.

Il y a des hommes qui trouvent que ce n'est pas suffisant!

BONDAINE.

Il y en a quelques-uns qui s'en contentent. Vous pourriez épouser un millionnaire, c'est encore vous qui apporteriez la plus grosse dot.

JEANNE.

Je ne cherche pas la fortune.

BONDAINE.

Soit, mais un peu d'aisance ne nuit pas. Je vais donc essayer de remplir la tâche que votre oncle et votre tante m'ont confiée. Elle est délicate ; il est difficile de vous trouver un jeune homme digne de vous et qui vous donne les joies que vous méritez. (*Tirant un carnet et un crayon de sa poche.*) Attendez, je vais prendre des notes pour bien savoir votre goût. (*Ecrivant.*) Ecrivons : « Mari pour mademoiselle Jeanne » là.

JEANNE, *riant.*

C'est une commande, alors.

BONDAINE, à part.

Est-elle mignonne! (Haut.) Une commande, parfaitement. Voyons, la couleur? Nous disons : brun? châtain? blond?

JEANNE, hésitante.

Blond.

BONDAINE, écrivant.

« Blond ». Ce n'est pas rare. Et la taille?

JEANNE.

Taille au-dessus de la moyenne.

BONDAINE, écrivant.

« Taille au-dessus de la moyenne ». Jusqu'à présent, rien de particulier, nous avons cet article-là. Et les yeux? Comment les voulez-vous?

JEANNE, hésitante et troublée.

Bleus.

BONDAINE, écrivant.

« Yeux bleus ». Pas trop grands, n'est-ce pas?

JEANNE.

Non, pas trop grands.

BONDAINE.

De l'embonpoint?

JEANNE.

Un peu.

BONDAINE.

Comme ci comme ça; dans mon genre?

JEANNE, vivement.

Oui, dans votre genre.

BONDAINE, à part.

Elle est amusante! (Haut.) Et comme caractère?

JEANNE.

Un caractère gai, enjoué ; je déteste les gens moroses.

BONDAINE.

Vous avez raison. Eh bien, mademoiselle, on vous cherchera cela, puisque tel est le portrait de celui que vous aimeriez.

JEANNE, *hésitante.*

Vous pouvez dire : de celui que j'aime.

BONDAINE.

De celui que vous aimez! Ah bah!... il existe, l'heureux mortel? Je le connais?

JEANNE.

Oh! certainement.

BONDAINE.

C'est un de mes amis?

JEANNE.

Je le suppose.

BONDAINE.

Un collègue du ministère? Un de ceux qui sont venus ici?

JEANNE.

Oui.

BONDAINE.

Son nom?

JEANNE.

Je ne vous le dirai pas.

BONDAINE.

Pourquoi?

JEANNE.

C'est à lui de parler.

BONDAINE.

Dites-le moi tout de même.

JEANNE.

Non, non, jamais.

Elle se lève et va vers la gauche.

BONDAINE.

Qui diable ça peut-il être? Voyons, qui a dîné ici? Cotiral. (Regardant son calepin.) « Blond » il est châtain, ce n'est pas lui. Fallet... (Même jeu.) « Taille au-dessus de la moyenne »... lui, il est comme un aztèque... Il y a aussi Lemouet; mais Lemouet a la corpulence d'un taureau, des yeux noirs, et il est triste comme un bonnet de nuit... Je me perds en conjectures.

JEANNE, triste.

Ne cherchez plus, monsieur Bondaine.

BONDAINE.

Pourquoi? Oh! je trouverai!

JEANNE, triste.

Non, vous ne trouverez pas,... car celui que j'aime ne s'est aperçu de rien.

BONDAINE.

Vous n'avez peut-être pas suffisamment laissé paraître votre passion?

JEANNE.

Oh! si! j'ai tout fait pour qu'il comprenne, mais il n'a pas compris.

BONDAINE.

Alors, c'est un imbécile; ça se voit toujours ces choses-là. Je vous assure que s'il était devant moi, je ne manquerais pas de lui dire des sottises. Ne pas

s'apercevoir qu'on est aimé par une créature adorable comme vous! il faut être idiot!

JEANNE, péniblement émue.

Ah! monsieur Bondaine! ne parlons plus de cela; déchirez cette page, ne cherchez pas, vous ne trouverez jamais. Celui que j'aime ne m'aime pas; j'en suis certaine maintenant. Alors, à quoi bon. il vaut mieux qu'il ignore. (Très émue.) Quant à moi, je garderai son souvenir dans mon cœur attristé. (Pleurant presque.) Et jamais, sans doute, je ne me marierai. (La voix lui manque.) Vous pouvez le dire à mon oncle et à ma tante.

BONDAINE.

Vous pleurez.

JEANNE.

Mais il faut que j'aille à mon cours; j'ai des livres à prendre.

Elle va dans la chambre.

SCÈNE XI

BONDAINE, seul.

Tiens, tiens, tiens! Voyez-vous cela... Pauvre chère petite... (Rêveur avec un soupir.) Ah! il a de la chance celui qui la fait soupirer ainsi! mais le maladroit, il va peut-être passer à côté du bonheur, sans le saisir. Eh bien, je veux le trouver, moi,... je ne veux pas, la pauvre enfant, qu'elle le pleure toute sa vie. Cela ne doit pourtant pas être bien difficile. Voyons. « Cheveux blonds. » (Cherchant.) C'est comme les miens... « Taille au-dessus de la moyenne », c'est

comme la mienne; « Des yeux bleus pas trop grands », c'est comme... (Une pause.) Ah! ça! qu'est-ce que ça signifie?... « Un peu d'embonpoint, caractère gai, enjoué... » Hein!... on dirait... mais c'est moi... l'imbécile... c'est bien moi!... Elle m'aime! Je suis... je ne sais comment; est-ce bête. (Une pause, il se regarde dans la glace, se passe la main dans les cheveux, rajuste machinalement sa cravate.) Après tout, pourquoi pas! elle est gentille, douce, bonne. C'est peut-être la femme qu'il me faut.

SCÈNE XII

BONDAINE, JEANNE.

Ils se regardent tous les deux un instant sans parler, Jeanne les yeux baissés, intimidée, Bondaine souriant, enjoué.

BONDAINE.

Mademoiselle Jeanne, j'ai trouvé! .

JEANNE, tristement.

Je ne crois pas, monsieur Bondaine.

BONDAINE.

Vous ne croyez pas? Voulez-vous parier que j'ai trouvé? Qu'est-ce que vous pariez?

JEANNE, cherchant à s'en aller.

Vous n'avez pas trouvé, et vous ne trouverez pas.

BONDAINE, la retenant.

Le portrait que vous avez fait est très ressemblant, il est impossible de s'y méprendre.

JEANNE.

Non, monsieur Bondaine, non je... Je vous en prie, n'en parlons plus.

BONDAINE.

Comment, n'en parlons plus! parlons-en au contraire... (Il la fait asseoir dans un fauteuil devant lui.) Ecoutez, mademoiselle Jeanne, depuis quelque temps, j'éprouvais pour vous une affection croissante, mais je n'en laissais rien paraître, j'essayais même de détruire cet attachement, parce que je ne supposais pas que vous m'aimeriez; et puis je me disais : « Non, ne troublons pas le cœur de cette jeune fille. »

JEANNE.

Et vous n'avez pas remarqué?...

BONDAINE.

Si, j'ai remarqué vos gentillesses, vos prévenances, mais je prenais cela pour de la bonne camaraderie. (Joyeusement.) Du moment que c'est de l'amour, Jeanne, je l'accepte de tout mon cœur avec joie, et j'y répondrai de mon mieux. Mais moi je ne sais pas soupirer, faire les yeux doux, tourner des phrases. J'aime, à la bonne franquette, en bon garçon, avec le sourire sur les lèvres et la gaieté dans les yeux, là, comme ça. Et je n'en suis pas moins sincère.

JEANNE.

Je le crois.

BONDAINE.

Acceptez-moi donc comme je suis, et nous nous aimerons franchement, en prenant de la vie ce qu'elle a de meilleur.

JEANNE, heureuse.

Que vous êtes bon!

BONDAINE, lui tendant les deux mains.

Alors, c'est entendu?

JEANNE, lui tendant les siennes.

C'est entendu.

BONDAINE.

Il y a promesse de mariage...

JEANNE, un doigt sur la bouche.

Chut!

BONDAINE.

Chut!

JEANNE.

Mon cœur, je suis en retard... Je me sauve.

BONDAINE, lui envoyant un baiser.

Au revoir, Jeanne... ma chère Jeanne!

SCÈNE XIII

BONDAINE, puis ALICE.

ALICE, souriante et maniérée.

Jeanne est partie?

BONDAINE, préoccupé.

Elle vient de s'en aller.

ALICE, apercevant le laurier.

Ah! voilà le laurier! il est superbe... (Tendant la main à Bondaine.) Merci, mon ami, j'en aurai soin, je le garderai longtemps, comme notre amour. (Geste banal de Bondaine. Prenant l'autre main de Bondaine et la serrant de plus près.) Vous êtes bon de songer à moi, de me distraire, de m'aimer. (Voyant que Bondaine ne

répond pas à ses avances, elle devient de plus en plus câline, pose sa tête sur sa poitrine.) Aujourd'hui je suis tout émue; il me semble que quelque chose va changer dans ma vie. Je tremble à la fois de crainte et de bonheur. (Se jetant au cou de Bondaine.) Oh! mon ami! je suis folle de joie! (Un temps.) Cela ne vous étonne pas que je sois ainsi avec vous?

BONDAINE, se dégageant.

Si... non... c'est-à-dire... que vous soyez comment?

ALICE.

Que je me laisse enfin aimer!

BONDAINE.

Mon Dieu...

ALICE.

Vous ne me mépriserez point, n'est-ce pas?

BONDAINE.

Non! mais... vous, vous ne me reprocherez pas... votre faute?

ALICE.

Ne prononcez pas ce mot-là, je vous en prie!

BONDAINE, insistant avec intention.

C'est bien le mot de la chose.

ALICE, moitié souriante, moitié fâchée.

Que vous êtes taquin!

BONDAINE.

Ce n'est pas pour vous taquiner; je ne voudrais point que plus tard, vous vinssiez me dire que j'aurais dû vous faire entrevoir (Avec une solennité comique.) tous les dangers d'un écart aussi grave.

ALICE, vivement.

Ne craignez rien.

BONDAINE.

Pourtant, (appuyant avec intention sur les mots.) réfléchissez; vous n'êtes qu'au bord de l'abime. Il est temps encore d'éviter le faux pas qui doit vous précipiter au fond.

ALICE, étonnée.

Pourquoi me parlez-vous ainsi?

BONDAINE.

C'est mon devoir d'honnête homme.

ALICE.

N'est-ce pas vous qui m'y avez amenée au bord de l'abime! Et maintenant, j'ai le vertige.

BONDAINE, avec un intérêt affecté, et regardant autour de lui.

Il faut prendre quelque chose

ALICE.

Je ne plaisante pas.

BONDAINE.

Moi non plus... Songez qu'un jour, Valuche pourrait découvrir ces relations criminelles que nous sommes sur le point de nouer. Alors qui sait ce qui se passerait.

ALICE, de plus en plus surprise.

Décidément je ne vous comprends plus; tout à l'heure vous étiez tout feu, tout flamme, vous ne raisonniez point, vous ne mesuriez pas les conséquences de ma chute vers laquelle d'ailleurs vous me poussiez, et maintenant, vous parlez de devoir! vous prononcez les mots de faute, d'abime, de relations criminelles! vous vous dérobez, vous feignez la peur!

BONDAINE.

Au moment de trahir l'amitié d'un vieux cama-

rade de vingt ans, j'éprouve, je vous l'avoue, une hésitation que je n'avais pas prévue, une sorte de remords avant le crime! C'est plus fort que moi.

ALICE.

Mais cette amitié, ne l'avez-vous pas déjà un peu trahie en me courtisant.

BONDAINE.

Je puis encore, Dieu merci, serrer la main de votre mari sans rougir.

ALICE, *dépitée.*

Eh bien, continuez à la lui serrer sans rougir.

BONDAINE.

Il m'a semblé tout à l'heure que Valuche avait, avec moi, un air singulier; je crains qu'il ne soupçonne quelque chose; j'ai comme un pressentiment qu'il pourrait revenir pour nous surprendre; et je m'en voudrais d'être cause d'une catastrophe.

ALICE, *comme subitement éclairée.*

Ce n'est pas cela; vous n'avez peur de rien; il y a autre chose, une chose qui vous a subitement changé. Vous venez de sortir... vous avez reçu une lettre, ou vous avez vu quelqu'un qui vous a détourné de moi, ou même qui vous a fait une déclaration.

BONDAINE, *simulant.*

En voilà une idée!

ALICE.

Oh! il y a une femme là-dessous, je le sens, il y a une femme.

BONDAINE.

Je vous assure...

ALICE, *des larmes dans la voix.*

C'est mal cela! monsieur Bondaine, c'est très mal!

Depuis quatre mois, vous me suppliez d'être à vous; et quand, dans un moment de faiblesse, je suis sur le point de céder, quand je viens, les bras tendus, le cœur palpitant, sacrifiant mon honneur, vous me faites la morale!... Vous avez des scrupules tardifs! Vous ne voulez plus de moi! Qu'est-ce que cela signifie?

BONDAINE.

Je vous assure que Valeche m'inquiète.

ALICE, pleurant.

Ah! que je suis malheureuse!

BONDAINE.

Voyons, ne pleurez pas.

ALICE, furieuse.

Je vous ai assez aimé pour être jalouse, et pour souffrir de votre indifférence. Votre conduite est indigne; laissez-moi.

Elle s'en va dans la chambre.

BONDAINE, après une pause et parlant, de la scène, à Alice réfugiée dans la chambre dont la porte est restée ouverte.

Franchement, madame Valeche, y a-t-il au monde quelque chose de plus beau pour la femme, que l'honnêteté, la vertu, la pudeur!

ALICE, dans la chambre.

Je le sais; aussi, soyez tranquille, il n'y aura jamais rien entre nous.

BONDAINE, sur le seuil de la chambre.

C'est que, voyez-vous, ces choses-là ont souvent des conséquences terribles!

ALICE, dans la chambre.

Ah! ne me parlez plus, je ne vous écoute pas!

BONDAINE, entrant dans la chambre.

Ainsi, une fois, un de mes amis courtisait une femme mariée; il allait chez elle...

La voix de Bondaine se perd.

SCÈNE XIV

VALUCHE, seul.

Valuche entr'ouvre la porte doucement, passe la tête et reste un instant là, hésitant, effaré.

Personne! (Il entre et n'ose encore avancer ; troublé, inquiet, il s'éponge le front.) J'ai bien envie de m'en retourner. (Il regarde autour de lui, fait deux pas sur la pointe des pieds et se trouve devant le chapeau de Bondaine, posé sur un meuble. Moment de silence pendant lequel il considère le chapeau avec un certain effroi.) Son chapeau ! Où sont-ils ?

La porte de la chambre à coucher est restée ouverte, mais elle se trouve placée de telle façon que Valuche ne peut voir, du milieu de la scène, ce qui se passe dans cette pièce.

LA VOIX DE BONDAINE, dans la chambre, finissant son récit.

Eh bien, le mari les a tués tous les deux !...

VALUCHE, effaré.

Ils sont là... C'est donc vrai... (Montrant le poing.) Ho !... (Il semble pris d'une sorte de tremblement, et reste un instant hébété, immobilisé.) Ce misérable me paralyse ! me rend lâche !... C'est plus fort que moi ! (Il fait un mouvement pour se diriger vers la porte de sortie, puis

s'arrête.) C'est trop bête d'avoir peur comme ça. (Il essaie de redescendre vers la chambre, puis s'arrête désespéré de son impuissance.) Je ne peux pourtant pas les laisser ainsi plus longtemps. (Toussant.) Hum!... hum!...

Il remue une chaise, puis, voyant qu'ils n'ont pas entendu, il remue la chaise plus fort.

SCÈNE XV

VALUCHE, BONDAINE, ALICE.

VALUCHE, tombant sur une chaise.

Les voilà!... que dire!... pourvu qu'ils ne supposent pas que je les ai vus!

ALICE, bas, à Bondaine sur le seuil de la chambre.

Ce bruit!... (Apercevant son mari.) Valuche!

BONDAINE, bas, à Alice.

Avais-je raison? Se laisser surprendre comme des coupables, quand on n'a rien à se reprocher, c'est stupide!

ALICE, embarrassée, s'approchant de Valuche.

Comment c'est toi! tu étais donc là?

VALUCHE, effaré, les yeux hagards, regardant Alice.

J'arrive!... j'arrive à l'instant!

BONDAINE.

Qu'est-ce que tu as?

VALUCHE, regardant Bondaine.

J'arrive! j'arrive à l'instant!

BONDAINE.

Il est malade!

VALUCHE, se fouillant.

Les clefs de ma caisse!... les clefs de ma caisse!... J'ai oublié les clefs de ma caisse!... J'ai couru!... j'ai couru! .. j'ai monté l'escalier quatre à quatre... comme un cheval .. En entrant, il m'a pris un étourdissement... je n'ai eu que le temps de tomber là, sur cette chaise! .. On aurait pu crier à côté de moi, battre du tambour... je n'entendais plus... je ne voyais plus.

ALICE, faisant signe à Bondaine de donner une explication, et s'adressant à Valuche.

Figure-toi que...

BONDAINE, à Valuche.

Je me suis attardé à écrire des lettres en bas, chez moi, et avant de partir je suis remonté afin de chercher dans ta bibliothèque un livre pour lire au bureau.

ALICE.

Pourquoi courir si vite!

VALUCHE, semblant ne pas entendre et marmonnant à part entre ses dents.

Un moyen. il faut que je trouve un moyen de le faire partir.

SCÈNE XVI

VALUCHE, BONDAINE, ALICE et JEANNE.

JEANNE, apercevant Valuche.

Qu'avez-vous, mon oncle?

ALICE.

Une petite indisposition.

BONDAINE.

Il a oublié les clefs de sa caisse ici, et il a couru depuis son bureau.

JEANNE.

En voilà une folie! Risquer d'attraper du mal pour gagner cinq minutes. Il faut lui donner quelque chose à boire.

Elle va au buffet.

ALICE, *de même.*

Un peu d'eau sucrée.

BONDAINE, *allant vers Jeanne.*

Avec de la fleur d'oranger; ça calme les nerfs.

VALUCHE, *à part, subitement éclairé par une idée.*

J'ai trouvé!... Avant huit jours, Bondaine ne sera plus ici.

JEANNE, *prenant le verre et venant l'offrir à Valuche.*

Buvez, mon oncle!

Tous les trois entourent Valuche qui boit et sourit d'une certaine façon, comme intérieurement satisfait de son idée.

ALICE.

Eh bien?

BONDAINE.

Ça va-t-il mieux?

VALUCHE, *se levant et regardant Bondaine d'un air décidé, en se frottant les mains.*

Oui, oui, ça va mieux; oh! mais là, beaucoup mieux!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

BONDAINE, JEANNE.

BONDAINE, **assis en face de Jeanne.**

Depuis cinq jours que je sais que vous m'aimez, c'est comme si je recommençais la vie, une autre vie où je ne suis plus seul ; où j'ai à mon côté une partie de mon être, dont je ne puis me séparer, sans laquelle je ne puis vivre.

JEANNE.

Moi, je me sens plus vaillante, plus forte, et il me semble que j'ai deux cœurs dans la poitrine.

BONDAINE.

Chère petite ! quand je pense que j'étais un sceptique ! je n'apercevais des choses que le revers : je ne voyais des gens que les défauts ; je doutais de l'amour !

JEANNE.

C'est une maladie cela!

BONDAINE.

Une maladie qui vous vient quand on reste seul trop longtemps, et qui dure tant que les circonstances ne vous ont pas mis en face de l'être appelé à vous comprendre. Jusque-là, on ne voit que des étrangers autour de soi; et, comme personne n'a d'affection pour vous, on n'en a pour personne; on est égoïste et injuste. Mais le jour où un cœur se déclare au vôtre, c'est comme lorsque le soleil apparaît : tout s'éclaire et s'égaie. Alors on trouve l'existence meilleure; on la considère sous un jour plus favorable, on devient plus juste... plus généreux... (Un temps.) Vous êtes pour moi le soleil aux rayons duquel je renais.

JEANNE.

Vous ne vous étiez pas aperçu que je vous aimais; un peu plus, je serais restée vieille fille, triste et malheureuse toute la vie.

BONDAINE.

Vraiment!...

JEANNE.

Souvent, vous m'avez fait pleurer.

BONDAINE.

Comment?

JEANNE.

Quand vous manifestiez votre aversion pour le mariage. Je ne savais jamais si c'était sérieusement que vous parliez. J'étais inquiète; et, la nuit, avant de m'endormir, je me disais : « Il ne sera pas mon mari! » Et je pleurais!

BONDAINE.

Pauvre amie! (Un temps.) Je veux que vous soyez

heureuse avec moi et belle comme une reine. Je vous donnerai de jolies toilettes, des bijoux ; l'été, nous irons au bord de la mer, ou en Suisse.

JEANNE, joyeuse.

Ce sera gentil. (sérieuse.) Seulement, il faudra mettre de l'argent de côté.

BONDAINE.

C'est vous qui serez chargée de ce soin, bonne petite ménagère.

JEANNE.

Je vois que vous me gâterez, mais ce sera réciproque. J'aurai bien soin de vous ; le dîner sera toujours prêt à l'heure. (Câline.) L'hiver, quand il aura plu ou neigé, vous trouverez, en arrivant, vos pantoufles devant le feu et des vêtements de rechange, avec une chancelière à votre place.

BONDAINE, ravi, les yeux humides.

Comme faisait ma mère.

JEANNE.

Comme faisait votre maman. Comme elle aussi, je vous préparerai de temps en temps des petits plats, de bonnes friandises.

BONDAINE, avec élan.

Je l'ai donc enfin rencontrée, cette adorable compagne que je croyais introuvable ! Soyez persuadée en tous cas, ma chère Jeanne, qu'avec vous, tout me sera bon. Un simple pot au feu deviendra pour moi le mets le plus exquis, du moment que nous le mangerons ensemble.

JEANNE.

Quand ferez-vous votre demande ? J'ai hâte de savoir ce que vous répondront mon oncle et ma tante.

BONDAINE.

Je vais leur parler aujourd'hui, ce matin même. C'est dimanche, nous avons tout notre temps.

JEANNE, joyeuse, se levant.

C'est cela : je sors pour les provisions ; causez avec eux en mon absence ; et, à mon retour, j'apprendrai la bonne nouvelle.

BONDAINE, qui s'est levé.

C'est convenu.

JEANNE.

Oh ! comme je serai impatiente dehors, et comme mon cœur battra quand je remonterai l'escalier !

BONDAINE.

Ayez du courage.

JEANNE.

J'en aurai, ne craignez rien ; mais, tout de même... Enfin, à tout à l'heure...

BONDAINE, lui embrassant la main.

A tout à l'heure.

JEANNE, qui était sortie rouvrant la porte.

Mon filet, j'oublie mon filet... Ha ! agissez comme si j'ignorais vos sentiments ; c'est plus convenable.

BONDAINE, amusé.

Oui, oui !

JEANNE, qui était sortie, rouvrant encore la porte.

Ma liste ! où est ma liste ? Décidément j'oublie tout aujourd'hui !... La voilà !... je ne sais pas où j'ai la tête...

BONDAINE, avec un sourire.

Je le sais bien, moi !

JEANNE, qui va sortir.

Et surtout dites à ma tante que vous m'aimez beaucoup, beaucoup, beaucoup !

BONDAINE.

Oui, petite espiègle. (Seul.) Comment Alice va-t-elle prendre la chose ?

SCÈNE II

VALUCHE, BONDAINE, puis ALICE.

VALUCHE, entrant, à part tandis que Bondaine songe.

Toi, mon vieux, c'est aujourd'hui que je t'exécute. Pour me donner un peu d'assurance, je me suis payé un bon verre de kummel : une fois n'est pas coutume. Et je me sens bien disposé.

BONDAINE, apercevant Valuche, à part.

Voilà Valuche ; commençons par lui. (Haut.) Dis donc, mon bon ami, j'ai quelque chose à te...

VALUCHE, considérant Bondaine avec surprise.

Ah !

BONDAINE.

Quoi ?

VALUCHE.

Saperlipopette !

BONDAINE.

Mais quoi ?

VALUCHE.

Bigre de bigre !

BONDAINE.

Mais enfin ?...

VALUCHE.

Comme le voilà mis!

BONDAINE.

Je suis...

VALUCHE.

Tu es superbe... jamais je ne t'ai vu si beau... une raie au milieu de la tête! les moustaches en croc... Non, mais... (A Alice.) Alice, es-tu là?... Alice, viens, je t'en prie!

ALICE, dans la chambre.

J'y vais.

BONDAINE, un peu vexé.

Ne plaisante donc pas de cette façon; quoi, parce que j'étrenne un vêtement neuf, ce matin! C'est ridicule.

VALUCHE, à Alice qui entre de droite.

Regarde, Alice, regarde!

ALICE.

Qu'y a-t-il d'extraordinaire? Il est très bien.

VALUCHE.

Tu vas donc faire de nouvelles conquêtes?

BONDAINE.

Qu'est-ce qu'il a aujourd'hui à se moquer?... Parlons sérieusement. Je désirerais vous entretenir tous les deux d'un projet...

VALUCHE, coupant la parole à Bondaine.

J'ai dit « de nouvelles conquêtes », car il en a d'anciennes à son actif.

BONDAINE, reprenant.

D'un projet très sérieux...

ALICE, *intriguée, à Valuche.*

Qu'est-ce que tu entends par ces conquêtes? Explique-toi...

VALUCHE.

C'est lui qui va t'expliquer cela. Demande-lui le récit de ses exploits.

ALICE, *piquée.*

Voyons, monsieur Bondaine, racontez-nous cela. Je serais curieuse de savoir...

BONDAINE.

Franchement, madame Valuche, je ne comprends pas.

VALUCHE.

Ne fais pas l'innocent ; raconte, raconte, nous allons rire.

BONDAINE.

Encore une fois, je ne saisis pas du tout.

VALUCHE.

Je vais te mettre sur la voie : c'est la rumeur du quartier. (*Bondaine fait signe à Valuche de se taire.*) Ah ! tu vois que tu sais ce que je veux dire. Il me fait signe de me taire, mais, mon vieux, tu ne dois rien à personne ; tu es garçon...

BONDAINE.

Alors, tu soupçonnes que... Ah !... par exemple ! (*A part.*) L'animal !

ALICE.

Allez donc ! monsieur Bondaine, allez donc ! Il me tarde de connaître cette histoire.

BONDAINE.

Madame, je vous assure...

VALUCHE.

La petite rôtisseuse d'en face! hein! tu lui fais la cour?

BONDAINE, vivement.

Jamais de la vie! Ce sont des cancans.

VALUCHE.

Tu lui donnes des bouquets constamment..

BONDAINE.

Une fleur par politesse, ce n'est pas une raison.

VALUCHE.

Et la broche?

ALICE.

Quelle broche?

VALUCHE.

Une broche qu'il lui a donnée, comme à toi. Mais à elle, elle est rôtisseuse, ça se comprend.

BONDAINE.

Elle m'a coûté cinquante-neuf sous.

VALUCHE.

Celle de ma femme? (Bondaine hausse les épaules.) Et les poulets?

ALICE.

Les poulets? quels poulets?

VALUCHE, à Alice.

Figure-toi qu'il va la voir pour un oui pour un non. Quand le mari est là, il lui faut un prétexte; alors il achète un poulet... qu'il nous offre. C'est pour cela que nous en mangeons si souvent... quatre poulets, cinq poulets par semaine...! Quel coq!

BONDAINE, très gêné et rouge.

Je vous assure, madame Valuche, que ce sont des inventions!

ALICE, très froide.

Mais, monsieur, cela ne me regarde pas ; vous êtes libre.

VALUCHE, à Alice.

Et ce n'est pas tout ; il y a aussi la petite Collet, tu sais, la fille du marchand de tabac. Tu te rappelles, nous nous demandions comment cette gamine s'y prenait pour être toujours si bien mise ; parbleu, c'est notre ami qui lui paie ses toilettes.

ALICE, à part.

Scélérat !

BONDAINE.

Encore des mensonges.

Il donne un coup de coude à Valuche.

VALUCHE.

Eh ! tu me fais mal avec ton coude.

BONDAINE, bas à Valuche.

Ne raconte pas ces choses-là à ta femme, ce n'est pas convenable... Que va-t-elle penser de moi ?

VALUCHE, à Alice.

Tu ne sais pas ce qu'il me dit : de ne pas te raconter ces choses-là ; comme si ça pouvait te chagriner que Bondaine ait des maîtresses et fasse la vie. (A Bondaine.) Ah ! elle s'en moque un peu. Elle n'est pas mariée avec toi, je suppose !

ALICE.

Mais je ne vois pas, monsieur Bondaine, pourquoi vous vous inquiétez de mon opinion ; je n'ai pas à juger votre conduite.

BONDAINE.

Je sais bien... mais...

VALUCHE.

Naturellement. Quant à moi, lorsque j'ai eu connaissance de ces petites escapades, je me suis dit : Tiens, tiens, à mon tour de taquiner un peu cet excellent Bondaine. (Lui tapant à plusieurs reprises sur l'épaule.) Tu me taquines bien, toi. Faut pas te fâcher, mauvais caractère ; ça ne tire pas à conséquence.

BONDAINE, à part.

Oh ! si ce n'était pas pour Jeanne ! (Haut.) Où a-t-on été chercher toutes ces sottises ? Dieu que le monde est bête et méchant !

VALUCHE.

Ce n'est pas tout ; j'allais oublier le bouquet.

BONDAINE, à Valuche.

Tu ne te tairas donc pas, animal ?

VALUCHE, à Bondaine.

Pourquoi me tairais-je ? (Montrant Alice.) Ça l'amuse... (A Alice.) Il a courtisé aussi madame Rémy.

BONDAINE, à part.

Si je ne me retenais pas...

VALUCHE, à Alice qui se cache pour essuyer une larme.

Tu sais, Alice, la femme du contrôleur ?

ALICE, songeuse.

En voilà assez de tout ceci !

BONDAINE.

Oui, laisse-nous, avec tes histoires à dormir debout.

VALUCHE.

Celle-là vous aurait réveillés ; elle est très drôle.

ALICE, à Valuche, après un silence.

Eh bien, quoi ? madame Rémy... ?

VALUCHE.

Eh bien! Bondaine lui contait fleurette; un jour le mari les a surpris.

Bondaine passe derrière Valuche et de rage lui pince le bras.

VALUCHE, se frottant le bras gauche.

Aïe! tu me fais mal! Voilà qu'il me pince!

ALICE.

Continue.

Bondaine pince de nouveau Valuche.

VALUCHE, se frottant le bras droit.

Allons, bon! à l'autre bras, maintenant! Ce n'est pas à toi que ma femme dit de continuer: elle ne te tutoie pas, je pense. Est-il mauvais!

ALICE.

Le mari les a surpris, alors?

VALUCHE.

Eh bien! le croirais-tu? c'est le mari qui a eu peur! l'imbécile! le capon! Bondaine a bien voulu se retirer, mais l'œil sévère, le poing levé. (Se tournant vers Bondaine et le menaçant du poing.) Ah! si j'avais été à la place de Rémy, ça se serait terminé autrement. Tu es plus gros que moi, mais je t'affirme que tu aurais passé un mauvais quart d'heure. Je t'aurais assommé de coups de poing comme ceci, tiens... (Il donne des coups à Bondaine qui s'écarte en levant le bras pour parer.) Scélérat! brigand! assassin!

BONDAINE.

Hé, donne-moi la paix!

VALUCHE, essoufflé, s'essuyant le front du revers de la main.

Voilà ce que je ferais, si, comme Rémy, je surprenais quelqu'un avec mon épouse.

BONDAINE.

Tu as tort de répéter ces cancans devant ta femme. Les femmes ne comprennent pas la vie comme nous. Madame Valuche aura une très fausse et très mauvaise opinion de moi. C'est d'autant plus stupide qu'il n'y a pas le quart de vrai dans ce que l'on dit.

ALICE.

Monsieur Bondaine, votre conduite ne me regarde pas, tant que rien d'incorrect ne se passe chez moi... Cependant, il m'est fort désagréable que de tels bruits circulent sur votre compte... On pourrait à ce sujet faire des suppositions blessantes pour mon honneur de femme.

BONDAINE.

Madame, tout le monde vous estime; on vous sait incapable du moindre écart.

ALICE.

Je l'espère, monsieur Bondaine! Malgré cela, ou plutôt, à cause de cela, je me dois à ma réputation; et il est de mon devoir d'honnête femme de prévenir les calomnies qui pourraient l'atteindre. En conséquence, je me demande aujourd'hui s'il ne serait pas convenable de ralentir un peu nos relations.

VALUCHE, à part.

Parfait! Parfait!

BONDAINE, à Valuche.

Tu vois où tu en arrives, avec tes sottes plaisanteries; c'est ce que tu cherchais, sans doute.

VALUCHE, à Alice hypocritement.

Tu vas trop loin, Alice.

ALICE.

J'aurais préféré ignorer ces choses.

BONDAINE, à part.

Et Jeanne qui espérait avoir une bonne réponse à son retour.

VALUCHE.

Ecoute, Bondaine...

BONDAINE, ému.

Tu es un maladroit; puisque tu voulais que je m'en aille, tu n'avais qu'à le dire franchement, je serais parti tout de suite.

VALUCHE.

Ah! Bondaine! voyons... de vieux amis. — Ne te fâche pas! (Bas à Bondaine.) Ecoute, laisse-moi seul un instant avec elle, je vais la raisonner et arranger les choses.

BONDAINE, se dirigeant vers la porte.

C'est inutile! Je sais ce qui me reste à faire. (A part.) Pauvre Jeanne!

Il sort.

SCÈNE III

VALUCHE, ALICE.

VALUCHE, se frottant les mains.

Il est furieux!

ALICE.

Qu'y a-t-il de vrai dans ces histoires?

VALUCHE.

Tout est vrai!

ALICE.

Qui t'a raconté ça?

VALUCHE.

La servante de la fleuriste où il achète ses bouquets.

ALICE.

Elle a dû inventer.

VALUCHE.

Tu vois bien qu'il ne nie pas qu'il a trois maîtresses.

ALICE.

C'est vrai! (A part.) Ah! si j'avais su!

VALUCHE.

Eh bien! j'aime beaucoup Bondaine, c'est un gentil garçon...

ALICE.

Ah! ouiche!...

VALUCHE.

... aimable...

ALICE.

Trois fois trop!

VALUCHE.

... dévoué!...

ALICE.

A qui?

VALUCHE.

... spirituel...

ALICE.

Peuh!

VALUCHE.

... bien élevé...

ALICE.

Pas tant que ça...

VALUCHE.

... mais s'il affiche la maison.

ALICE.

Ça, je ne le souffrirai jamais!

VALUCHE.

Donc, il serait bon de le congédier définitivement. D'ailleurs, il semble l'avoir compris.

ALICE, *emportée.*

Il y a longtemps que tu aurais dû le mettre à la porte toi-même!

VALUCHE.

J'en ai parlé assez souvent.

ALICE.

Avoue donc que tu as peur!

VALUCHE.

Ah! ne recommençons pas cette rengaine! Je te montrerai une bonne fois que je ne le crains pas. Tu vois d'ailleurs que je ne me gêne pas pour le plaisanter... agréablement...

ALICE.

Eh bien! montre-le aujourd'hui que tu ne le crains pas; car j'en ai assez de ton Bondaine.

VALUCHE.

Ton Bondaine... dis donc, il n'est pas à moi.

ALICE.

Il me répugne avec ses mœurs.

VALUCHE.

Il fallait t'attendre à ces histoires de femmes, de la part d'un célibataire. Un garçon voltige partout, jure fidélité à tort et à travers, trompe toutes les fem-

mes et ne s'attache à aucune. Tant pis pour celles qui se laissent attraper.

ALICE, avec colère.

Je ne veux plus de cet individu-là, ici, tu m'entends! et s'il n'est pas décidé à partir, c'est moi qui vais le congédier, et tout de suite.

VALUCHE.

Veux-tu que je m'en charge?

ALICE.

Toi, tu n'es qu'une poule mouillée; tu laisserais bien insulter ta femme par le dernier des hommes. Tu n'as pas de dignité.

VALUCHE.

Voilà autre chose maintenant!

ALICE.

Laisse-moi seule avec lui; je vais lui régler son compte; tu reviendras quand tout sera fini.

VALUCHE.

Soit! Mais alors que ce soit définitif.

ALICE.

Ne crains rien. (Allant chercher le bâton.) Je vais l'appeler.

VALUCHE, lui prenant le bâton des mains.

Je veux frapper moi-même... (Joyeux.) Laisse-moi ce plaisir! (Frappant ironiquement et avec une petite voix moqueuse.) Bendaine... Bendaine!... (Reportant le bâton dans son coin.) Là, maintenant, je vais prendre, au café, un second kummel pour me donner du ton; et s'il faut que je parle à mon tour... (Avec emphase.) je parlerai.

ALICE.

Tu te lances.

VALUCHE.

Pour une fois.

Il sort.

SCÈNE IV

ALICE, puis BONDAINE.

ALICE.

Ainsi, cet homme, voilà comme il m'aimait! oh! c'est indigne. (A Bondaine, qui entre.) Eh bien! j'avais tort en effet de dire, mardi dernier, qu'il y avait une femme entre vous et moi! Il y en avait trois... Vous n'êtes pas honteux de vous conduire de la sorte avec moi! de me tromper! (Mouvement de Bondaine.) Oui, de me tromper, car c'est me tromper que d'agir comme vous l'avez fait!

BONDAINE.

Alice, il ne faut pas exagérer...

ALICE.

Je ne veux plus que vous m'appeliez Alice; je suis madame Valuche.

BONDAINE.

Eh bien! madame Valuche, considérez que je suis garçon, que je n'ai pas fait vœu de chasteté, et que pour attendre votre bon vouloir, il me fallait des distractions.

ALICE.

Allons donc! quand on aime une femme comme vous prétendiez m'aimer, on a de la patience; ou alors on est plus discret, dans ses distractions. Vous

avez joué la comédie, avec moi! Vous m'avez menti, menti indignement!

BONDAINE.

Non, je ne vous ai pas menti, madame Valuche! j'avais réellement quelque chose pour vous.

ALICE.

Quelque chose!... Vous aviez! et vous n'avez plus! vous voyez bien!

BONDAINE.

Laissez-moi vous expliquer. Ma conduite mardi dernier vous a paru étrange; vous avez été péniblement frappée du changement qui s'est opéré en moi entre nos deux entretiens de la matinée.

ALICE.

Une de ces filles vous avait donné rendez-vous, parbleu!

BONDAINE.

Non, ce n'est pas cela! c'est que, entre ces deux entretiens, et vous l'avez deviné, avec votre flair de femme, il s'est passé quelque chose de considérable pour moi; et, à moins d'être un misérable, je devais m'arrêter net, et vous maintenir vous-même dans le droit chemin que vous alliez quitter. Une jeune fille que j'estimais beaucoup, pour laquelle j'avais une très vive sympathie, mais que je n'osais aimer, m'a ouvert son cœur tout à coup. Alors, les aveux mutuels sont venus. Aujourd'hui, je vous supplie de considérer ce que j'ai fait ici, comme une dernière folie de jeunesse qu'il faut me pardonner, et je vous demande en grâce de m'accorder la main de celle à qui j'ai le bonheur de plaire.

ALICE, *effarée.*

Quoi! C'est Jeanne! ma nièce! presque ma fille!...

Vous osez!..... Après ce qu'il y a eu entre nous!.....

BONDAINE.

Mais, il n'y a rien eu entre nous! Par bonheur! La providence, en la personne de mademoiselle Jeanne, nous a arrêtés à temps! c'est votre nièce qui nous sauve tous!

ALICE.

Vous êtes fou! c'est impossible! ce ne sera pas!

BONDAINE.

Ce serait payer trop cher quelques baisers sans conséquence, que de les payer de son bonheur.

ALICE.

Quand je songe que j'allais céder! il me semble que c'est comme si la chose avait été faite. (*Se cachant la figure dans les mains.*) Oh!

BONDAINE.

Mais vous avez résisté... vous êtes irréprochable. Et puis Jeanne ne comprendrait pas votre refus; la pauvre enfant m'aime, elle me pleurera. Ne soyez pas cause d'un si gros chagrin pour elle.

ALICE.

Ah! tenez! je vous hais!

BONDAINE.

Il faut oublier le passé et accepter ce sacrifice. Ne songez ni à moi, ni à vous, mais à Jeanne.

ALICE.

Allez-vous en! Je ne veux plus de vous à ma table, plus de vous chez moi, plus de vous dans la maison.

BONDAINE.

Voyons, madame Valuche, ne vous emportez pas

comme cela ; envisagez la situation froidement. Je comprends que sur le moment vous éprouviez une sorte de dépit, de ressentiment furieux, mais en y réfléchissant un peu, vous...

ALICE.

C'est tout réfléchi ; ce mariage ne se fera pas. Partez ! partez ! Que je ne vous revoie plus jamais !

SCÈNE V

LES MÊMES, VALUCHE.

VALUCHE, un peu gris et décidé.

(A part.) Ce kummel m'a fait le plus grand bien ! (Haut.) Eh ! quoi donc ! On se boude, maintenant !

ALICE.

Tu ne devinerais jamais ce que M. Bondaine me demande.

VALUCHE.

Dis.

ALICE.

Après ce que nous venons d'apprendre sur son compte, la main de Jeanne.

VALUCHE, vivement.

Il a demandé Jeanne en mariage, lui ! Bondaine ? Oh ! par exemple ! Et qu'as-tu répondu ?

ALICE.

Que jamais nous ne donnerons notre nièce à un libertin.

VALUCHE, agitant sa canne.

Jamais ! jamais ! au grand jamais !

BONDAINE.

Tu refuses, toi aussi?

VALUCHE, donnant un coup de canne sur le parquet.

Carrément : oh ! mais là, carrément !

BONDAINE.

Voyons, Valuche !

VALUCHE, violemment avec un second coup de canne.

Tais-toi !

BONDAINE.

Tu n'as pas de raison sérieuse à opposer.

VALUCHE, tapant sur la table avec sa canne.

Tais-toi ! tais-toi ! Quand je parle ici, je veux qu'on m'écoute, je suis le maître chez moi, il me semble!

BONDAINE, un peu intimidé.

Personne ne dit le contraire ; mais ne t'emporte pas. (A part.) Qu'est-ce qu'il a?

VALUCHE.

Ne t'emporte pas! Et si je veux m'emporter, moi?

ALICE, à part.

On me l'a changé.

VALUCHE.

Ah ! ça t'étonne que je le prenne sur ce ton! C'est que voilà trop longtemps que ça dure ; j'en ai assez, il faut que tout ça finisse ! Si je ne me suis pas fâché plus tôt, c'est parce que je n'ai pas voulu ; mais aujourd'hui, j'entends dire librement tout ce que j'ai à dire ; et on me laissera parler et on m'écoutera. C'est bien compris, n'est-ce pas?

BONDAINE, à Alice.

Je ne reconnais plus Valuche du tout.

VALUCHE.

D'abord je ne vois pas pourquoi tu es venu chez moi; je ne t'avais pas invité! C'est toi qui t'es invité, parce que tu es mal élevé. Je ne te l'envoie pas dire, hein!... Tu as été avec moi d'un sans-gêne révoltant!... Oui, révoltant, archi-révoltant! Tu as tout encombré de ta grosse personne, ici. On aurait cru, ma parole d'honneur, que c'était toi le maître. Eh bien! je te rappelle que tu es chez moi, entends-tu? chez moi; et tu n'y moisiras pas maintenant!

BONDAINE.

C'est convenu.

VALUCHE.

C'est comme lorsque vous alliez au théâtre, j'avais la bonhomie de rester et de vous préparer des grogs chauds. Ah! ça! est-ce que tu me prends pour ton domestique, hein! dis? Vous saurez, monsieur, que je ne suis pas votre valet!

BONDAINE.

Si tu faisais cela, c'était par gentillesse.

VALUCHE.

Et puis tu te permets d'appeler ma femme Alice tout court. Je te déclare formellement que ça ne me convient pas! j'entends, je veux, j'exige que tu dises madame Valuche.

BONDAINE.

S'il m'est arrivé parfois...

VALUCHE.

Autre chose. Qu'est-ce que signifie cette plaisanterie de m'appeler Médor?... Tu te figures peut-être que nous sommes encore au collège? Mais il est passé, ce temps-là. Médor pourrait se fâcher quelque jour.

Tu t'es imaginé longtemps que j'avais peur de toi, parce que je suis doux, parce que je suis bon, parce que j'abhorre les disputes... et parce que je ne suis pas un colosse comme toi. Peuh ! (Le regardant dédaigneusement.) Ce n'est déjà pas si beau les colosses... Mais, mon petit, tu ne m'as donc jamais regardé? regarde-moi; non, mais regarde-moi, là, un peu! Tu ne vois pas combien je suis nerveux. J'ai beau être petit, j'ai des biceps ; tâte-les moi, allons, viens les tâter... A la pension, tu portais des chaises à bras tendu. (En prenant une qu'il tient à bras tendu.) C'est bien malin, j'en fais autant, tiens, regarde... et je parie que je la porte plus longtemps que toi ; prends-en une, tu vas voir. (Reposant la chaise.) Ça fait pitié !... Et puis j'ai appris les armes. (Se mettant en garde.) Je sais tenir une épée... Veux-tu te me mettre en face de moi ? Allons, en garde, je reste une heure sur la planche sans me fatiguer... J'ai fait aussi de la savate. (Faisant une pirouette et se mettant en garde.) Et je connais un coup; quand tu voudras, mon petit, je te le montrerai. (S'approchant de lui d'un air menaçant.) En attendant, je te défends expressément de m'appeler Médor ! (Lui faisant du doigt sous le nez.) Si jamais tu m'appelles Médor, tu auras affaire à moi! (Se mettant devant lui d'une façon provocante.) Essaie donc un peu de m'appeler Médor ! Ah ! tu trouves à qui parler, aujourd'hui !

BONDAINE.

Je ne sais pas ce qui te prend.

VALUCHE.

Tu ne sais pas ce qui me prend? Il me prend que la dernière goutte d'eau fait déborder le vase ; il me prend que tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse; il me prend que j'en ai assez de toi, que

tout est rompu entre nous ; il me prend... il me prend que tu n'auras pas ma nièce... voilà ce qui me prend ! *(Moment de silence. Valuche essoufflé s'éponge le front. — A part.)* Ouf ! j'ai chaud... Ah ! si j'avais été en train comme cela le jour où je les ai surpris... Mazette !...

BONDAINE, *très doux.*

Je ne m'attendais pas à une telle scène ! J'ai peut-être été un peu sans gêne, en effet.

VALUCHE.

Un peu, mon neveu !

BONDAINE.

... Mais je pensais que notre vieille amitié excusait cela... Je t'ai taquiné aussi ; oh ! c'était bien sans méchanceté, va ; et quand j'ai pu vous être agréable, je l'ai fait de tout cœur.

VALUCHE.

Ha, oui ! l'argent que tu nous as prêté, tu nous le reproches aujourd'hui.

ALICE.

On vous le rendra, monsieur Bondaine.

BONDAINE.

Je ne parle pas d'argent du tout.

VALUCHE.

Ah ! je regrette bien que tu nous aies rendu ce petit service ; je te jure qu'il m'en coûte aujourd'hui. Mais ne crains rien, je vendrai plutôt mes meubles pour te le rembourser ton argent du diable !

BONDAINE.

Vous me faites de la peine. Je ne veux rien. Si j'ai rappelé cela, c'est pour vous montrer que je ne suis pas si mauvais que tu le prétends. J'ai toujours

eu pour vous deux une profonde amitié. Je me suis cru de la famille. Je ne pensais pas qu'on me refuserait mademoiselle Jeanne que j'aime et que j'aurais rendue heureuse.

VALUCHE.

Elle sera heureuse avec un autre, voilà tout.

BONDAINE, presque suppliant.

Ce n'est pas votre dernier mot? réfléchissez.

VALUCHE.

C'est tout réfléchi.

ALICE.

Oh! oui! tout réfléchi.

BONDAINE, très ému.

Voyons, mon petit Valuche.

VALUCHE.

Il n'y a pas de petit, ni de grand Valuche. J'ai dit non, c'est non, ce sera non; je n'ai pas l'habitude de revenir sur ma parole.

BONDAINE, pleurant presque.

Ah! jour maudit que le jour où je t'ai rencontré sur le boulevard.

ALICE.

Hélas!

VALUCHE.

A qui le dis-tu?

BONDAINE, larmoyant.

J'étais tranquille, je n'aimais personne. Adieu.

VALUCHE.

Bonsoir.

Bondaine sort.

ALICE, à part.

Ah! mon Dieu!

SCÈNE VI

VALUCHE. ALICE.

VALUCHE, allongé sur une chaise, les mains dans les poches l'air satisfait et fier.

Eh bien! qu'est-ce que tu en penses? Je te le disais bien que le jour où je serais monté... je l'expédierais et que ça ne traînerait pas! Il m'a suffi de cinq minutes, et je n'ai eu besoin de personne! Avait-il l'air piteux!... Un enfant que l'on gronde, à ce point qu'il pleurait.

ALICE.

Que va dire Jeanne? Si vraiment elle l'aime...

VALUCHE, se levant.

Mais Jeanne ne l'aime pas... Ah bien! il n'aurait plus manqué qu'il épousât Jeanne. Moi qui trouvais déjà qu'il était de trop dans la maison, je l'aurais vu entrer dans la famille. Ah! jamais! Non!... non!... Grâce à moi, car je sais être ferme à l'occasion, nous en voilà débarrassés... (Se trouvant près du bâton.) S'en est-on servi des fois de ce maudit bâton pour l'appeler, ce monsieur. On n'entendait que ça du matin au soir : Pan, pan, pan! C'était le signal du déjeuner, le signal du dîner, le signal de... (Troublé.) que sais-je? (subitement en colère.) Ah! mais! c'est bien fini, maintenant, il ne servira plus qu'à faire du feu. (Éclatant.) Et puis, que demain, il n'y ait plus rien ici,

à ton monsieur Bondaine! je ne veux plus le voir du tout, du tout, du tout; s'il avait le malheur de remonter chez moi, pour chercher une chose oubliée, ce ne serait plus de reproches que je l'accablerais... mais de coups. Je le battrais comme plâtre, et je le mettrais à la porte, cette fois, avec mon pied dans le... (Faisant du pied le geste de frapper quelqu'un.) Bing!... bing!... bing!...

ALICE.

C'est tout de même triste de se quitter comme cela.

VALUCHE, avec intention, après une pause.

Surtout quand on a été si bien ensemble.

ALICE, inquiète.

Si bien ensemble! Qu'entends-tu par là?

VALUCHE.

J'entends ce que j'entends.

ALICE.

Au fait, tu as un air singulier avec moi depuis quelque temps... Explique-toi donc aussi, toi.

VALUCHE.

Ce que j'en dis, c'est pour le monde.

ALICE.

Quoi, le monde! Est-ce qu'on jasait sur notre compte?

VALUCHE.

Des bêtises.

ALICE.

Quelles bêtises?

VALUCHE, avec un effort.

On prétendait que vous étiez au mieux tous les deux.

ALICE, avec feu.

Oh ! c'est indigne ! parler ainsi d'une femme honnête ! Et tu laisses dire cela ! Tu y ajoutes peut-être foi, même.

VALUCHE, mollement.

Moi, non ; oh ! sans quoi, Bondaine aurait passé un mauvais quart d'heure.

ALICE.

Tu n'es pas convaincu ! et cela date du jour où tu es revenu chercher tes clefs.

VALUCHE, ému.

De mardi.

ALICE, l'interrogeant.

Oui, de mardi, précisément. M. Bondaine, par extraordinaire n'était pas parti, il m'avait demandé un livre, tu nous as trouvés dans la chambre, là comme nous sortions. Tu as pu supposer, je ne sais quoi.

VALUCHE, d'une voix qui tremble un peu.

Non, je ne suppose rien... je sais que... que tu es... (Il éclate en sanglots et s'abandonne sur l'épaule d'Alice.) Ah ! Alice, Alice que je suis malheureux !

ALICE, émue et troublée.

Ah ! tu vois, tu vois, tu me soupçonnes. Mon Dieu ! mon Dieu ! comment lui dire, comment lui prouver qu'il se trompe ! Je te jure, Valuche, je te jure, mon ami, qu'il n'y a rien eu.

VALUCHE.

On m'avait dit que .. tous les mardis, le jour du cours de Jeanne... Bondaine... partait plus tard.

ALICE, énergique.

C'est une infamie, une infamie, entends-tu? Oh! comme le monde est méchant, comme il peut faire du mal! comme il peut salir une femme avec ses inventions et ses mensonges! Eh! oui, il est arrivé quelquefois à M. Bondaine, tu le sais aussi bien que moi, et il ne s'en cachait pas, de partir plus tard que de coutume; tu n'ignorais point qu'il est très libre à son bureau, qu'il en prend à son aise. Mais, il ne choisissait pas ses jours. Seulement s'il s'est trouvé que ces retards ont eu lieu parfois le mardi, on en a profité pour faire des suppositions malveillantes, pour me calomnier! car il y a toujours de vilaines femmes qui jalousent les autres de rester honnêtes, et qui essaient de les abaisser et de les perdre dans l'estime publique!

VALUCHE, s'épongeant les yeux.

Ça, c'est un peu vrai.

ALICE.

Mais, il n'y a rien eu, rien, tu m'entends, jamais, je te le jure, entre M. Bondaine et moi!

VALUCHE, à part.

Elle a l'air bien sincère!

ALICE.

J'ai pu parfois te plaisanter, te traiter un peu trop cavalièrement; j'ai eu tort, je le reconnais, pardonne-moi. Ce ne sera plus; mais ne crois pas que je t'aie trompé. Dis-moi que tu ne le crois pas, Valuche,

sans quoi je serai malheureuse toute la vie. Faut-il que je te le jure sur les cendres de mes parents, là ! à genoux ! tiens, je vais m'y mettre.

VALUCHE, la retenant, avec élan.

Non, non, Alice ! Je te crois maintenant, je te crois ; et c'est moi qui te demande pardon, d'avoir douté de toi ; j'étais stupide, j'étais fou !

ALICE.

Bien vrai ?

VALUCHE.

Oui, oui, Alice.

ALICE.

Ah ! comment as-tu pu supposer un instant ?

VALUCHE.

Pardienne ! je souffrais tant ! mais je suis soulagé, je suis heureux !

ALICE, posant sa tête sur l'épaule de son mari.

Mon petit Valuche !

VALUCHE, l'embrassant.

Ah tiens ! Appelle-moi Médor, si tu veux, maintenant ça m'est égal !

ALICE, l'embrassant.

Mon petit Médor !...

SCÈNE VII

Les Mêmes, JEANNE.

JEANNE, les surprenant.

On s'embrasse ! c'est gentil ! A la bonne heure ! mes compliments !

VALUCHE.

Je suis si content, Jeanne ! Et puis j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre.

JEANNE, joyeuse.

Une bonne nouvelle ! Laquelle, mon petit oncle ? (A part.) Il a fait sa demande.

VALUCHE.

Bondaine...

JEANNE, à part.

C'est bien cela.

VALUCHE, avec un geste de la main.

Parti ! parti ! parti !

JEANNE, inquiète.

Parti ! Comment parti ? où ? pourquoi ?

VALUCHE.

Je l'ai mis à la porte.

JEANNE, bouleversée.

A la porte !

VALUCHE.

Je lui ai dit tout ce que j'avais sur le cœur. Je lui en ai dit ! je lui en ai dit ! Demande à ta tante. Il n'a

pas trouvé un mot à répondre. Je regrette que tu n'aies pas été là.

JEANNE.

Vous l'avez mis à la porte! Mais pourquoi? Qu'est-ce qu'il vous a fait?

VALUCHE.

Voilà trop longtemps qu'il m'embête. Et puis il a eu le front de te demander en mariage.

JEANNE.

Il m'a demandée en mariage! Quel mal y a-t-il à cela?

VALUCHE.

Ce n'est pas l'homme qu'il te faut. Je le déteste.

JEANNE.

Mais moi, je l'aime.

VALUCHE.

C'est impossible!

ALICE, à Jeanne.

Laisse-nous faire.

JEANNE, pleurant.

Ce sera donc toujours la même chose! Les jeunes filles ne pourront jamais se marier à leur goût. Ma tante, je vous en supplie! Mon petit oncle, ne contrariez pas mon inclination. Je serais trop malheureuse! je tomberais malade, j'en mourrais.

VALUCHE.

Bast! Dans huit jours tu n'y penseras plus.

ALICE.

Nous te trouverons quelqu'un de très bien.

JEANNE, nerveuse.

Je le veux! je le veux! je le veux! ou sans cela, je

m'empoisonne. Oui, si vous refusez, je me suicide, je le jure !

VALUCHE.

Voyons, réfléchis bien, il est plus âgé que toi.

JEANNE.

Je me suiciderai.

ALICE.

Il est d'un tempérament un peu... volage.

JEANNE.

Je me suiciderai ! je me suiciderai !

VALUCHE, à Alice.

Comment faire ?

ALICE.

Je n'en sais rien.

VALUCHE, ennuyé après un long temps.

Ah ! cédons, va ! Que veux-tu !

ALICE, résignée.

Dam ! il faut éviter un malheur. Au fond, ce n'est pas un mauvais garçon.

VALUCHE.

Il a même très bon cœur.

ALICE.

Il est bien de sa personne.

VALUCHE.

Il ne manque point d'esprit ! Et puis peut-être qu'une fois marié... (A Jeanne.) Eh bien, soit, seulement je t'avertis, si ton mari n'est pas gentil avec moi...

ALICE.

S'il a le malheur de ne pas te rendre tout à fait heureuse...

JEANNE.

Ne craignez rien, c'est une nature excellente, je réponds de lui.

VALUCHE, avec une résignation comique.

Alors, je le cogne.

ALICE.

Cogne-le! (A part.) Après tout, c'est le meilleur moyen pour que je l'oublie tout à fait.

VALUCHE, prenant le bâton.

Ah! ce bâton! (Il frappe rageusement au milieu du théâtre. A Alice.) Je te le disais bien qu'on ne se dépêtrerait jamais de cet être-là!

JEANNE.

Que vous êtes bon!

VALUCHE.

Il ne répond pas. Il s'est peut-être suicidé.

JEANNE.

Ne dites pas ça! Oh! ne dites pas ça!

ALICE.

Il me semble que ça sent le charbon!

JEANNE, arrachant violemment le bâton des mains de Valuche.

Vous ne frappez pas assez fort. Tenez, comme ça...

Elle frappe à tour de bras.

VALUCHE.

Elle va démolir la maison. (Moment de silence. On entend des pas dans l'escalier. Les pas se rapprochent.) Le voilà! Comme ils se comprennent déjà!

Valuche lui reprend le bâton.

JEANNE, avec un soupir de satisfaction.

Ah!

SCÈNE VIII

Les Mêmes, BONDAINE.

VALUCHE, à Bondaine en costume de voyage.

Tu ne peux donc pas répondre, animal! Tiens, la voilà, ta femme, prends-la, on te la donne tout de même, parce qu'on ne peut pas faire autrement.

BONDAINE.

Je vous remercie, mais j'ai réfléchi, les raisons que vous avez invoquées tout à l'heure contre moi, m'ont paru très sérieuses. Oui, il est préférable, pour tout le monde, que ce mariage n'ait pas lieu et que je m'en aille. Je vous fais donc mes adieux, car je vous quitte sur-le-champ. On viendra chercher mes malles demain.

JEANNE.

Que dit-il? Monsieur Bondaine, je vous en supplie!

VALUCHE, à Bondaine.

Ne fais donc pas tant de manières, imbécile!

Il lui retire son chapeau qu'il dépose sur la table, puis il essaie de lui enlever son pardessus.

BONDAINE, résistant.

Non, non, tu m'en as trop dit.

VALUCHE.

J'avais bu un petit coup, tu ne t'en es donc pas aperçu, idiot?

ALICE.

Sans cela, Valuche était incapable d'être méchant avec vous.

JEANNE.

Il est si bon!

BONDAINE, se dirigeant vers la porte.

Ma résolution est irrévocable.

VALUCHE, lui barrant le passage avec le bâton qu'il a gardé.

La mienne aussi. Tu ne sortiras pas d'ici avant de m'avoir juré que tu épouseras ma nièce. Tu ne sais donc pas qu'elle veut s'empoisonner! Oh! sans cela, ne crains rien, tu ne l'aurais pas!

ALICE.

Faites-vous une douce violence, monsieur Bondaine; n'ayez pas de rancune, puisque tout est oublié, complètement oublié.

JEANNE, suppliante.

Monsieur Bondaine!

VALUCHE, singeant Jeanne.

Monsieur Bondaine!

BONDAINE, prenant Jeanne dans ses bras.

Ah! Jeanne!

VALUCHE, à Bondaine.

Mais n'oublie pas ceci : c'est que tu deviens mon neveu!

BONDAINE, riant.

Tiens, c'est vrai.

VALUCHE, le menaçant de l'index.

Tu sais le respect qu'on doit à un oncle. Je t'avertis que si jamais tu y manques, je te tirerai les oreilles; je te ferai voir comment je m'appelle.

BONDAINE, lui serrant les deux mains.

Mon oncle, je vous dois le bonheur.

VALUCHE, s'asseyant dans son fauteuil avec un sourire de satisfaction et un long soupir.

Ha! (Subitement et avec un air d'autorité comique.) Bondaine! apporte-moi mes pantoufles et promptement, hein!

BONDAINE, empressé, cherchant.

Où sont les pantoufles de mon oncle?

JEANNE, les apportant.

Les voici!

ALICE.

Il va se faire servir maintenant.

BONDAINE, se précipite au devant de Jeanne pour lui prendre les pantoufles et les déposer aux pieds de Valuche.

Voilà, mon petit oncle!

VALUCHE, se levant.

Et retenez bien tous ceci : c'est que dorénavant, je ne reconnais qu'à ma femme seule, (Prenant amoureusement Alice par la taille.) à ma petite femme, le droit de m'appeler Médor!

Rideau.

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY